SOUVENIRS
D'UN ROI.

SOUVENIRS
D'UN ROI,

PENDANT un voyage à Cheltenham, Glocestre, Worcestre, & leurs environs, dans l'année 1788.

Ouvrage traduit de l'Anglais, d'après la onzieme Édition.

Par M. B......



A ORLÉANS,

De l'Imprimerie de DARNAULT & MAURANT, rue Pomme-de-Pin, N°. 20.

1791.

AVANT PROPOS.

En donnant cet ouvrage au public, j'ai en vue deux objets principaux : le premier est de faire connaître à mes concitoyens une brochure qui a eu les plus grands succès en Angleterre, puisqu'en moins de dix-huit mois elle a passé par treize éditions ; le second est celui de détromper les Français de l'opinion qu'ils ont presque tous, que les Anglais en général, voyent notre constitution de bon œil. Les Souvenirs d'un Roi ont été composés par une personne qui avait la plus intime connoissance, du Roi qu'il fait parler, des personnages & des abus qui ont donné occasion aux Souvenirs. C'est au retour du voyage, que le Roi d'Angleterre, George III, fit à Cheltenham, qu'il fut attaqué d'une maladie plus commune chez les Anglais que chez nous, si toutefois on peut juger du nombre des malades, par la quantité des maisons instituées pour les recevoir. Indépendamment de *Bedlam*, il y a peut-être plus de vingt maisons aux environs de Londres, connues sous le nom

de *Private-Madhoufes*, petites maifons particulieres. Le gouvernement a fouvent été obligé de réformer les abus énormes qui fe commettaient dans ces maifons, où fous prétexte de folie, des hommes faifaient renfermer leurs femmes, des femmes leurs maris, des curateurs leurs pupiles, pour jouir de leur bien. Dans ces maifons infernales gouvernées par des monftres, les malheureux qu'on y mettait de force, y devenaient prefque tous véritablement fous, par l'indignité des traitemens qu'ils y éprouvaient. Le docteur Vallis qui a guerri George III, a été long-tems à la tête d'une de ces maifons; on le dit très-habile dans l'art de guérir la folie. On a été long-tems avant de favoir pofitivement dans les provinces, la nature de la maladie du Roi. Lorfqu'on l'a connue, on a raifonné fur la maniere dont on devait traiter un fou royal : on a demandé s'il était permis d'attacher l'oint du Seigneur? Les uns difaient oui, les autres difaient non. On a pourtant affuré que le docteur Vallis avait mis fa majefté Britannique en *Strait*

Westcoat, mot à mot, veste étroite. Cet habillement est effectivement une veste dont les manches très-longues se nouent derriere le dos; ainsi le malade sans être garotté comme un criminel, ne saurait nuire à ceux qui le servent. Cette méthode devrait être adoptée par-tout où l'humanité n'est pas un vain nom. Mais, grand Dieu! que nous sommes encore barbares dans nos prisons, nos hôpitaux, & dans nos petites maisons. M. Howard dont les voyages ont eu pour but le soulagement des malheureux, que le crime, ou l'infortune conduisent dans dans l'une de ces maisons, est le héros de l'humanité. L'homme qui trouverait le moyen de diminuer le nombre des prisonniers & des malades, ferait bien plus grand encore, que celui qui a passé sa vie à visiter des prisons & des hôpitaux. Les Anglais ont saisi avec avidité les idées de M. Howard sur les prisons, & l'on voit de toutes parts s'élever à grands frais de superbes édifices, pour y renfermer des infortunés. On auroit pu espérer que leurs soins se feraient tournés du côté des hôpitaux

de préférence aux priſons, point du tout. J'ai vu bâtir une priſon qui a coûté quatre cens quatre-vingt mille livres, & les habitans de la ville hors de laquelle on avait conſtruit cet édifice diſpendieux, garderent l'hôpital au dedans de leurs murs, tandis qu'on ne leur demandait que quatre-vingt mille francs pour le placer dehors, comme tout hôpital devrait être. Si les impôts énormes ne diminuent pas en Angleterre, (& il n'y a guerre d'apparence que cela arrive) les priſons, quelque ſpacieuſes qu'elles ſoient, ſeront trop petites. On en peut dire autant des hôpitaux. L'Anglais pauvre & puſillanime va à l'hôtel-Dieu, l'Anglais pauvre & courageux, va en priſon.

Parce qu'un club des amis de la révolution a fait par l'organe de milord Stanhope, des félicitations à l'aſſemblée nationale, on conclut que les Anglais voyent notre régénération de bon œil : on a tort. Il y a ſans doute en Angleterre des philantropes, des amis de la liberté univerſelle, qui ſeraient charmés de voir, non-ſeulement la France libre, mais même le monde

entier : malheureusement la classe de ces philosophes est fort petite. Le gros de la nation, la cour & ses partisans, regardent notre révolution, avec envie. Le politique Anglais dit : si par le moyen de la liberté que nous avions autrefois, si par la supériorité que notre constitution avait sur toutes celles de l'Europe, avec environ onze millions d'habitans, nous avons fait de si grandes choses : que ne feront pas les Français, devenus plus libres que nous n'avons jamais été, avec une population de vingt à vingt-cinq millions d'ames, un meilleur sol, plus de productions, & autant d'industrie ?

Croyez-vous, mes chers compatriotes, que le négociant Anglais soit enchanté de voir vos vaisseaux couvrir l'océan, & vos productions préférées aux siennes dans tous les marchés ? Pensez-vous que le cabinet de Londres ait déjà oublié la perte de l'Amérique ? Quoique les songes creux du parti ministériel, s'efforcent de faire accroire au peuple que l'Angleterre a beaucoup gagné, en perdant treize provinces. A quoi bon, pourait-on leur demander,

ſurcharger la nation d'une dette de cent millions de louis, & ſacrifier au moins deux cens mille ames pour s'oppoſer à un événement qui devait être ſi avantageux ? Tout Anglais de bonne foi vous dira : nous avons fait une ſottiſe irréparable, nos miniſtres ont commis faute ſur faute, ils ont employé tour-à-tour le fer, le feu, la hauteur, la baſſeſſe, les menaces & les promeſſes, pour ramener les Américains ; ils ſentaient à merveille que la perte des Colonies nous porterait un coup fatal. Avant la guerre d'Amérique, nous étions obérés, on a voulu faire payer aux Colonies les ſottiſes faites en Europe ; en cela comme en beaucoup d'autres choſes, nos miniſtres ſe ſont trompés. Mais connaiſſant la crédulité de la nation, ils en abuſent ; ces mauvais ſerviteurs de l'état payent des écrivains mercenaires, pour répéter ſans ceſſe que la perte des Colonies a été trés avantageuſe ; à force de l'entendre dire, les bons Anglais le croyent.

J'ai vu quelque choſe de plus fort en fait de crédulité politique, que la perte des Colonies ;

j'ose à peine rapporter que le chevalier Carleton, aujourd'hui lord d'Orchester, gouverneur du Canada, envoya un officier Anglais aux sauvages du saut St. Louis, vis-à-vis la Chine, trois lieues au-dessus de Montréal, pour leur annoncer la bonne nouvelle de la prise de l'armée Anglaise aux ordres du général Bourgoyne. Voici sa harangue aux Sauvages. « Mes freres ! Notre grand général Carleton « craignant que vous ne vous trompiez comme « tant d'autres, sur l'événemenr arrivé à Saratoga, « m'a chargé de vous désabuser. Loin donc de « regarder comme une infortune la prise de « Bougoyne & de son armée, loin d'en porter « le deuil, le gouverneur vous engage à vous « en réjouir; en effet rien ne pouvait arriver de « plus heureux au grand roi d'Angleterre, « d'Écosse, de France & d'Irlande, que la « prise de cette armée, parce qu'il y a à présent « à Rodeîland un nombre considérable de « vaisseaux de transport, sur lesquels on va « faire embarquer les prisonniers pour les ra- « mener dans leur patrie. Vous voyez bien,

« mes freres ! que si Borgoyne n'eut pas été « pris, ces vaisseaux s'en seraient retournés à « vuide, ce qui aurait été une très-grande « perte. » (*Risum teneatis, amici.*)

Je donnerai dans la préface de cet ouvrage, une esquisse de cette fameuse constitution, de cette prétendue liberté dont le riche, qui, avec son argent peut se venger d'une injure, ou empêcher qu'on ne le dépouille de sa propriété, est le seul qui jouisse en Angleterre. Tout homme qui a le moyen d'acheter la justice, est sûr de l'obtenir. Je ne veux pas dire que les juges soient corrompus, au contraire je les crois très-honnêtes ; mais les notaires, les procureurs & leur suite sont bien loin de jouir d'une bonne réputation. Les bons avocats se payent au poids de l'or : le riche qui a un procès retient d'avance les plus célebres, non pas pour plaider sa cause, mais pour priver sa partie adverse de leurs talens. Les frais énormes qu'entraînent les procès, empêchent presque toujours le pauvre d'avoir recours aux lois. Les Anglais furent long-tems esclaves des prêtres, aujourd'hui

aujourd'hui ils le sont des gens de loi. Il n'y a si petite ville en Angleterre qui n'ait au moins une douzaine de procureurs, il y en a du troisieme ordre qui en ont jusqu'à trente. Quelle vermine! On raconte mille histoires, toutes plus incroyables les unes que les autres de la fripponnerie des procureurs : en voici une qui quoique surprenante, est néanmoins trés-veritable. Un fermier à qui un parent éloigné, mort à Londres, avait laissé quarante louis, passa chez son procureur, & le pria de lui faire parvenir cet argent. Six mois après, l'homme de loi écrivît à son client que son affaire était heureusement terminée, qu'il pouvait venir chez lui quand il voudrait. Le fermier fort content s'y rendit : trente-huit belles guinées & deux chelins sur une table, le firent tréssaillir de joie : il allait les mettre dans sa poche, lorsque le procureur l'arrêta en lui montrant le mémoire des frais. Jugez de la surprise du pauvre client, lorsqu'il vit que ce mémoire se montait à quarante louis & six francs! Il se sauva en disant : *god-dam the lawyers!*

Envain lord Loughborough, condamnant à vingt louis d'amende un ſeigneur qui avait aſſommé un apothicaire à coups de bâton, vous dira pompeuſement que la loi ne fait aucune diſtinction entre le noble & le roturier, le riche & le pauvre. Ne voilà-t-il pas un homme bien puni, ſur-tout un homme riche? Et le citoyen bien élevé, qui a des ſentimens, n'eſt-il pas bien vengé des coups de bâton qu'il a reçus, quand en recevant vingt louis, il apprend que tout ſeigneur peut lui en donner autant au même prix? Mais mylord Loughborough! Voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous avancez une fauſſeté indigne d'un lord, & encore plus d'un magiſtrat? Mylord, vous ſentez encore furieuſement le Wedderburne! Vous avancez que tous les hommes ſont égaux en Angleterre aux yeux de la loi: ſi l'apothicaire eut donné publiquement des coups de bâton au lord, au lieu d'en recevoir, en eut-il été quitte pour vingt louis? Pour vous démontrer que tout homme eſt ſujet aux lois, on vous dit: mylord Ferrers a été pendu à Tyburn comme un coquin!

Qu'avait-il fait ce mylord Ferrers ? Dans un accès de folie il avait caffé la tête à fon valet de chambre, au moment que celui-ci entrait pour favoir ce que fon maître voulait. Je dis dans un accès de folie, car un homme dans fon bon fens, ne brûle pas la cervelle à un de fes gens fans fujet, & lorfqu'il l'a fait, & qu'il a de l'argent & des chevaux, il n'attend pas qu'on vienne le prendre chez lui. Au refte que mylord Ferrers ait été fou ou non, fon fupplice à Tyburn, prouve feulement qu'un lord atteint & convaincu de meurtre, eft pendu comme un plébéien. Dans tout autre cas les lois Anglaifes reffemblent à celles de Solon auquel Anacharfis difait : tes lois font des toiles d'araignées, capables d'arrêter les petites mouches, mais les groffes pafferont au travers. Un frippon nommé Atkinfon membre du parlement, convaincu d'avoir volé à la nation trente à quarante mille louis, en a été quitte pour être mis au carcan : & des milliers de malheureux qui n'ont pas volé à des particuliers trente chelins chacun, ont été pendus.

Cet ouvrage reſté depuis long-tems dans mon porte-feuille aurait paru plutôt ſi des voyages & des affaires ne m'euſſent empêché d'y mettre la derniere main. Peut-être ai-je bien fait d'en différer l'impreſſion, & que les ouvrages de Burke & Calonne, réfutés par le docteur Prieſtley, le docteur Price, M. Payne auteur d'une brochûre célebre, appellée le *Sens commun*, & autres, donneront envie de lire les Souvenirs de George III Roi d'Angleterre. J'ai fait de mon mieux pour rendre le ſens du texte, ſans néanmoins écrire en Franco-Anglais. J'avoue de bonne foi que l'original eſt bien ſupérieur à ma traduction, quoiqu'elle m'ait coûté beaucoup de travail. C'eſt au public à juger ſi j'ai perdu mon tems ou non.

On trouvera à la fin de l'ouvrage un apendice qui n'eſt point dans l'Anglais : je l'ai cru abſolument neceſſaire à la plupart des l'écteurs Français, on y verra pluſieurs anecdotes curieuſes ſur beaucoup de perſonnages célebres.

PRÉFACE.

Il eſt d'uſage qu'un ouvrage quelconque ait un avant-propos, une préface, un apendice, & des notes; mais ſur-tout une épître dédicatoire. L'avant-propos renferme des lieux communs ſur les raiſons qui ont forcé l'auteur à faire imprimer ſon livre; ou bien l'éditeur vous apprend comment l'ouvrage lui eſt tombé entre les mains. La préface eſt la partie d'un livre qu'on lit le moins malgré les peines qu'elle donne à l'auteur, dans ſa compoſition: c'eſt une eſpece d'amende honorable qu'il fait au lecteur; il lui dore la pilule, pour tâcher de la lui faire avaler. Un épître dédicatoire eſt un paſſe-port qu'un pauvre auteur demande pour ſon livre, & le débit de quelques exemplaires, à un grand, ſouvent à un faquin comblé des faveurs de la fortune. Je m'empreſſe d'annoncer que je ne dédie cet ouvrage ni aux grands, ni aux riches faquins, ni aux ariſtocrates leurs ſemblables, ni aux théo-

crates pire qu'eux. Je l'offre aux amis de la conſtitution, à ceux qui ſuivent & veillent à l'exécution des décrets de l'aſſemblée nationale, acceptés ou ſanctionnés par le Roi des Français. J'annonce encore que ma préface n'a rien de commun avec l'ouvrage; en la compoſant, j'ai eu pour but de donner à mes compatriotes une idée de la conſtitution Anglaiſe, tant vantée par le concuſſionnaire Calonne, qui ne la connaît pas.

Le gouvernement Anglais eſt monarchi-ariſto-démocratique. Il eſt compoſé d'un Roi, d'une chambre-haute, & d'une chambre-baſſe: le Roi repréſente la monarchie, la chambre-haute, ou des ſeigneurs, repréſente l'ariſtocratie, & la chambre-baſſe, ou des communes, la démocratie. Le Roi, ou plutôt ſon miniſtre a en main le pouvoir exécutif. Le monarque eſt premier magiſtrat, premier ſur-intendant du commerce, & généraliſſime du royaume, tant par mer que par terre. Lui ſeul peut battre monnaie: il eſt le

chef ſuprême du clergé, il nomme aux archevêchés & aux évêchés, nul autre ne peut aſſembler l'ordre eccléſiaſtique; il donne toutes les places, il fait des nobles; il a le pouvoir de caſſer, de proroger, & d'aſſembler le parlement. Pour qu'un acte du parlement ait force de loi, il faut l'acceptation du Roi, qu'il donne par ces mots — le Roi le veut. Si le décret propoſé tend à lui accorder un impôt, ou de l'argent pour payer ſes dettes: on dit de ſa part, (lui préſent) le Roi remercie ſes bons & loyaux ſujets, accepte leur bénévolence, & auſſi le veut. S'il s'oppoſe à une loi (ce qu'il ne fait jamais quand elle lui accorde de l'argent) on dit ſimplement — le Roi s'aviſera. Il y a beaucoup de Français qui ſeront ſurpris d'apprendre que le Roi d'Angleterre reponde en Français au parlement de la grande Bretagne, mais leur étonnement ceſſera lorſqu'ils ſauront que le Roi actuel, arriere petit-fils d'un duc de Brunſwick, créé électeur d'Hannovre a pour titre, George trois,

par la grâce de Dieu, Roi d'Angleterre, d'Ecoffe, de France & d'Irlande; le grand Mogol prend bien celui de conquérant du monde, frere de la lune, & de coufin germain du foleil!

Le Roi d'Angleterre, peut faire grâce aux coupables, ou mitiger la punition, excepté en cas de meurtre prémédité. A l'égard des autres nations, il repréfente la majefté du peuple, il envoie & reçoit les ambaffadeurs, fait des alliances, déclare la guerre & conclut la paix à fa volonté. Enfin par une maxime fondamentale, en Angleterre, le Roi ne peut *mal faire*.

La chambre-haute, ou des feigneurs, eft compofée des archevêques, des évêques & des nobles, depuis le duc jufqu'au baron inclufivement; elle jouit de grands priviléges, étant juge en dernier reffort de toute affaire portée à fon tribunal. Les feigneurs ne reconnaiffent d'autre jurifdiction que celle de leur chambre; ils ne peuvent être jugés que par leurs pairs:

conſeillers nés du Roi, ils font le procès à tout homme accuſé par la chambre des communes, de quelque qualité & condition qu'il ſoit. Excepté ce qui regarde l'impôt, & l'argent en général, on peut propoſer dans la chambre-haute une nouvelle loi, l'abrogation d'une ancienne, ou des amendemens; mais en matiere pécuniaire, cette chambre n'a que la faculté d'accepter le projet de décret (*Bill.*) ou de le refuſer, ſans y faire aucun changement. La chambre-haute peut faire arrêter quiconque oſerait enfreindre ſes priviléges, ou manquer au reſpect dû à ſes jugemens, excepté toutefois un membre des communes. Cette punition eſt ſuffiſamment ſévere à cauſe des frais qui ſont exhorbitans. Les ſeigneurs peuvent auſſi chacun en particulier, intenter un procès à ceux qui les inſulteraient griévement de paroles: c'eſt ce qu'on appelle *ſcandalum magnatum*, le grand ſcandale, & les jurés accordent au lord les dommages qu'ils croyent convenables.

La chambre-baſſe, chambre des communes, les communes, forme la troiſieme partie du gouvernement. Cette chambre eſt compoſée des repréſentans de la nation, car les ſeigneurs ne repréſentent que le haut-clergé & la nobleſſe; c'eſt-à-dire eux-mêmes : auſſi peuvent-ils voter par procuration, privilége que n'ont pas les communes. Les différentes provinces ou comtés envoyent deux députés au parlement : les villes qui en ont le droit, ſont repréſentées les unes par deux, les autres par un député élu à la pluralité des ſuffrages. Pour être éligible par le comté, il faut être né Anglais, & avoir une fortune de quatorze mille huit cents livres de revenu; la moitié ſuffit pour repréſenter une ville ou un bourg. Les députés des comtés ſont élus par les citoyens poſſeſſeurs de bien-fonds, de la valeur de quarante-huit livres de rente au moins; & pour voter dans les villes ou bourgs, il faut en avoir la franchiſe, par droit de naiſſance, par achat, ou enfin l'avoir gagné

par ſervice, c'eſt-à-dire finir ſon apprentiſſage d'un art ou métier qui faſſe partie de la corporation de la ville.

La chambre-baſſe a ſeule le droit d'accorder au ſouverain les impôts ou les ſubſides dont le gouvernement a beſoin; c'eſt elle qui tient la clef du coffre-fort de la nation. Lorſqu'elle a des adreſſes, des pétitions à préſenter, ou des repréſentations à faire au Roi, en cas que les droits du peuple ſoient lézés; elle ne vote les ſecours pécuniaires, que quand les griefs ſont redreſſés; elle a comme le monarque & la chambre-haute, une voix négative. Les deux chambres s'aſſemblent ſéparément, & lorſque le Roi ſe rend au parlement, ſon trône eſt placé dans la chambre-haute; alors on envoye un meſſage aux communes dont les membres ſont placés à la barre de la chambre des pairs. Tout le tems de la ſéance du parlement, on ne peut arrêter pour dettes, un membre des communes, & jamais un pair.

Avant de parler des reſſorts qui dirigent les deux chambres aujourd'hui, il convient de dire deux mots de cette fameuſe conſtitution, de ſa nullité ſous des rois habiles & deſpotes, de ſon inſuffiſançe à protéger les lois, le Roi, la nation elle-même de l'anarchie & de l'eſclavage. Les Anglais vous diſent : l'immortel Alfred, en 871, fonda notre conſtitution ; & vous voyez dans leur hiſtoire, que les communes (c'eſt-à-dire le peuple) commencerent dans la perſonne de Fitz-Osborne, à reclamer, pour la premiere fois, des priviléges, & à être quelque choſe dans l'état, à faire corps, comme le clergé & la nobleſſe. Cette inſurrection du peuple arriva ſous Richard-cœur-de-lion, tué devant le château de Châlons en 1199. Le brave Fitz-Osborne fut obligé de ſe ſauver dans une égliſe ; on l'en arracha pour le traîner à la potence ; il fut enſuite attaché à un gibet avec neuf de ſes complices. Qui fit ſon procès ? Où étaient les jurés qui le trouverent coupable de s'être

s'être opposé à un impôt vexatoire, ordonné par le Roi & les nobles? Impôt que le peuple seul devait payer. Ces jurés étaient le Roi & les nobles : ils étaient quelque chose, ainsi que le clergé; le peuple n'était rien. Sous Jean dit *sans-terre*, les nobles furent les maîtres; après eux, l'évêque de Rome. Cependant les Anglais doivent beaucoup à ce Roi Jean: pour abaisser les nobles & le clergé, qui lui faisaient la guerre, il accorda des priviléges à ceux d'entre le peuple, qui n'étaient pas cerfs. C'est à lui à qui les barons armés firent signer la grande Charte. Louis XI en France, a accordé de grands priviléges au tiers-état, & cela dans les mêmes vues que Jean sans-terre. Ces deux Rois, pour gouverner despotiquement auraient bien voulu suivre le conseil que Tarquin donna autrefois à son fils : abattre les plus hautes têtes. Nous voyons sous Edouard Ier, les communes admises au parlement. Ce Roi réduit aux plus grands besoins par ses guerres

continuelles, demanda en vain de l'argent à ses nobles, ils étaient aussi pauvres que lui : son clergé étoit riche ; mais en aucun tems, en aucun pays, il n'a aimé à donner. Edouard s'adressa au peuple, fit convoquer au parlement les députés des comtés & des villes. Il ne faut pas croire néanmoins que ces députés se mêlassent du gouvernement. Le Roi & ses barons consultaient ensemble, le Roi ordonnait, & les députés des communes, donnaient leur consentement, & de l'argent. Quelle prodigieuse différence de la chambre des communes sous Edouard, à celle qui fit périr Charles Ier. ! Mais bientôt les communes firent sentir au Roi de quoi sont capables des citoyens légalement assemblés, lorsqu'ils sont appliqués, & qu'ils agissent de concert. Ce monarque si fier, fut forcé de confirmer plusieurs fois la grande Charte extorquée à Jean sans-terre : bien plus, on lui arracha la loi qui porte qu'aucun impôt ne pourrait être levé désormais, sans le consentement des seigneurs & des communes :

enfin de priviléges en priviléges, la chambre-basse s'empara de toute l'autorité sous Charles Ier.; elle cassa la chambre-haute, anéantit la royauté, & fit couper la tête au Roi. Ce délire dura peu; Charles II obtint tout des communes au commencement de sa restauration; mais sur la fin de son regne, il n'en fut rien moins que satisfait. Jacques son frere, ce benêt qui donna trois royaumes pour une messe, fut forcé de se sauver; le parlement déclara que le Roi ayant lâchement abdiqué, le trône étoit vacant. Quoi, disoit Jacques, vous m'accusez d'avoir lâchement abdiqué! Moi, fils d'un Roi à qui vos peres ont coupé la tête! Moi chassé de mon palais! Arraché de mon lit, à minuit, par des étrangers, commandés par un gendre, qui, brûlé de la soif de regner, foulait aux pieds toutes lois divines & humaines! Qu'avais-je de mieux à faire que de me sauver? Croyez-vous que l'homme qui me traitait si indignement, eut respecté mes jours? N'ai-je pas été abandonné en

un inſtant, de mes armées, de mon parlement, de mes amis les plus intimes, de mes enfans même ! Voilà ce que Jacques pouvait répondre, & ce qu'il a certainement répondu ; d'ailleurs les efforts qu'il a faits pour préſerver l'Irlande, prouvent qu'il n'avait pas abdiqué volontairement.

Je ne veux pas dire que le peuple Anglais n'avait pas le droit de chaſſer un mauvais Roi, & d'en prendre un autre; mais je crois qu'il etait indigne d'une grande nation d'appuyer ce droit ſur un menſonge. Pourquoi le parlement n'a-t-il pas dit à Jacques, —vous avez violé tous vos ſermens, vous aviez juré de défendre la conſtitution, & elle n'a jamais eu de plus grand ennemi que vous; le pacte qui ſubſiſtait entre le peuple & vous, eſt rompu : nous vous ôtons la couronne, non pas pour avoir pris la fuite, mais parce que vous n'êtes pas digne de la porter : puiſſe notre conduite être imitée, & la votre ſervir de leçon à vos pareils !

Il y a environ quatre cens quatre-vingt-

ſeize ans que le parlement d'Angleterre eſt compoſé d'une chambre-haute & d'une chambre-baſſe ; mais ce n'eſt que depuis peu que la conſtitution exiſte, ce n'eſt que depuis très peu de tems que les Anglais ont pu ſe dire libres ; & cet avantage ineſtimable n'a guere duré. La véritable liberté n'a été connue en Angleterre, qu'à l'époque de ce qu'on appelle la révolution par excellence, c'eſt-à-dire à l'avénement de Guillaume III, prince d'Orange, au trône de ſon beau-pere, en 1688. Le parlement, en chaſſant Jacques II, limita les prérogatives du monarque, au point qu'on diſait de Guillaume, qu'il étoit Roi en Hollande, & Statouder en Angleterre. La corruption & la vénalité ont gâté en peu d'années une conſtitution qui avait coûté des ſiécles, à former, & des torrens de ſang à établir. On a obſervé que depuis l'abandon que les Romains firent de l'Angleterre, ce royaume a toujours éprouvé des révolutions, ou de violentes commotions, au moins une fois tous les cent

ans. Sans être grand politique, on pourrait prédire que cet île est à la veille d'en éprouver une très-considérable : elle en a besoin. George III a raison de dire dans ses souvenirs, qu'il n'aime point le langage des représentations faites par les états généraux. Si son parlement cessait d'être vénal, les abus seraient bientôt réformés, le peuple pourrait, avec le tems, être soulagé du fardeau énorme qui l'écrase, & devenir véritablement libre.

Aucun auteur Anglais ne nous dit que depuis Alfred jusqu'à Guillaume III, le peuple fut libre ; il ne le pourrait sans se démentir à chaque page. Dans les tems malheureux de la rose blanche & de la rose rouge, la loi du plus fort étoit la seule qu'on connut ; Richard fut un despote cruel, qui, sans forme de procès, faisait couper le cou à qui bon lui semblait. Sous les Tudors, il n'y eut d'autres lois que la volonté des princes. Henri VIII est comparable aux Néron, au Calligula : son parlement égalait en bassesse & en

esclavage, le sénat de Rome sous ses plus infames empereurs. Mais sans remonter jusqu'à Henri VIII, nous voyons que l'orateur de la chambre des communes, sous George Ier., fut mis à la tour de Londres, pour avoir dit que le discours que le Roi avait prononcé au parlement, était plutôt calculé pour le méridien d'Hanovre, que pour celui de Londres. Dans le même tems un certain Mathews, garçon imprimeur, fut pendu pour avoir publié une brochure qui, sous George II, n'eut pas été jugée répréhensible. Une preuve que la constitution Anglaise n'est pas capable d'assurer la liberté de la nation, c'est que tous les Rois habiles & ambitieux ont été despotes; ceux, au contraire, qui étaient ignorans, efféminés ou lâches, ont été assassinés, empoisonnés ou chassés. Les prérogatives du monarque, limitées comme elles le sont, ont fait sentir aux ministres qu'ils n'avaient qu'un seul moyen à employer pour gouverner le parlement; ce moyen était la vénalité & la corruption. Le Roi

accorde toutes les grâces, confere tous les honneurs, & nomme à tous les emplois civils & militaires, ou du moins les miniſtres le font en ſon nom. Les membres du parlement qui ſacrifient l'amour de leur patrie à un titre, à un ruban, à un gouvernement, ou à une penſion, deviennent les partiſans du miniſtre. Des patriotes vrais ou faux, s'élevent de tems à autre contre l'indécence de prodiguer la ſubſtance du peuple à des gens qui n'ont d'autre mérite que de voter en faveur des miniſtres : on étouffe leurs cris, on leur donne des places & des penſions, ils chantent alors la palinodie. Le miniſtre a-t-il beſoin de quatre à cinq voix dans la chambre-haute ; on y fait monter de la baſſe les plus fameux traîtres à la patrie. George III a fait plus de nobles en 30 ans, que dix de ſes prédéceſſeurs enſemble, ſi l'on en excepte Charles II, qui créa ducs tous ſes bâtards, depuis Monmouth & Richemond d'Aubigny, juſqu'au duc de St.-Albans, fils de *Nell Gwin* la

proſtituée.

proſtituée. Sur vingt-ſix tant archevêques qu'évêques, il y en a rarement ſix à la fois dans le parti de l'oppoſition; & ce parti ne combat les miniſtres que pour les culbuter. Tout premier miniſtre qui n'a pas une majorité décidée dans les deux chambres, cede ſa place à un autre; mais avant d'en venir là, on proroge ou l'on diſſout le parlement. Tant que dure la prorogation, les partiſans du miniſtre ſont en campagne pour lui gagner des voix: ſi l'on procéde à une élection générale, d'un bout du royaume à l'autre, on cabale, on intrigue; le miniſtre eſt inſtruit d'avance, s'il aura la majorité; s'il ne l'a pas, il donne ſa démiſſion. Il n'eſt genre de corruption qui ne ſe pratique dans les élections; les cabarets ſont ouverts, les amis des candidats, vont briguer publiquement, de porte en porte, font les plus belles promeſſes du monde, donnent des bals, des concerts, des fêtes aux gens d'un certain rang, & de la bierre au peuple; celui qui en donne le

plus eſt toujours préféré. Les candidats qui, en général, mépriſent ſouverainement leurs commettans, leur adreſſent des excuſes dans les gazettes, ſur ce que des affaires de la derniere importance les privent du plaiſir, de rendre leurs très-humbles devoirs aux électeurs *libres & indépendans* de la ville qu'ils déſirent repréſenter au parlement, les aſſurant que leur conduite répondra au violent amour qu'ils ont pour la patrie en général, & pour leur ville en particulier. Comme tous les candidats tiennent le même langage, les électeurs *libres & indépendans* vendent toujours leurs voix au plus riche. Des familles très opulentes ſe ſont ruinées pour conteſter des élections. Le duc de Devonshire y a dépenſé plus d'un million; le chevalier Watkins. W. Winn encore davantage. Le moins qu'il en puiſſe coûter pour peu que l'élection ſoit conteſtée, c'eſt deux cens mille livres. Croirait-on que la place de député qui ne produit par elle-même d'autre profit que l'épar-

gne des ports de lettres, ſoit briguée avec autant d'acharnement par des gens d'une fortune médiocre, qui ſont obligés de négliger leurs affaires, pour s'occuper de celles de la nation, de tripler leurs dépenſes par le déplacement de leur famille : croirait-on dis-je, que ces gens n'aient d'autre but que de ſervir leur patrie ? Peu d'Anglais ſont aſſez ſimples pour le croire : ils ſavent au contraire que les gouvernemens, les emplois, les penſions, les bénéfices ſont donnés par les miniſtres, à leurs créatures ; ils ſavent qu'on les achete & qu'on les vend. Pour vendre ſa voix au miniſtre, il faut acheter celles des électeurs. Je vais confirmer cette vérité par un fait arrivé, il n'y a pas long-tems. Un lord apprenant qu'une place qu'il convoitait, était vacante, fut la demander au miniſtre : celui-ci avec les grimaces d'uſage, aſſura mylord, qu'il était au déſeſpoir de n'avoir pas ſû plutôt que la place en queſtion put lui convenir, qu'ayant malheureuſement donné ſa parole au duc de . . . J'en ſuis

fâché, dit ſa ſeigneurie, j'ai l'honneur de vous obſerver que ſi vous me refuſez, nous ſommes ſept. (voulant dire qu'il diſpoſait de ſept voix à la chambre-haute) Mais mylord! Il y a d'autres places vacantes, vous pouvez choiſir un gouvernement, une ambaſſade. « Je n'en veux point, nous ſommes ſept. » Mettez-vous à ma place, j'ai promis, vous ne voudriez pas qu'on m'accusât publiquement d'avoir manqué à ma parole! « Nous ſommes ſept. » N'y aurait-il pas moyen d'arranger votre ſeigneurie d'une autre maniere? Les émolumens de l'emploi que vous demandez, vous ſeraient-ils néceſſaires, en attendant que je puiſſe vous offrir quelque choſe de plus digne de votre ſeigneurie? « Non, je veux la place, nous ſommes ſept. » Je ſais tous les égards que vous méritez, & je ferais tout au monde pour ne vous pas déſobliger; mais malgré l'envie que j'ai de vous ſervir, j'ai donné ma parole d'honneur la plus ſacrée au duc de.... Ainſi mylord, je vous con-

jure de ne me pas presser davantage. « Adieu M., vous verrez que nous sommes sept. » Le refrein de sa seigneurie opéra tellement sur le ministre, qu'oubliant sa parole d'honneur *la plus sacrée*, le lord aux sept voix reçut le lendemain le brevet de la place qu'il avait demandée. Si l'on est surpris que les électeurs soient assez lâches pour vendre ainsi les intérêts de la patrie, on le sera bien davantage d'apprendre que des particuliers puissent, en en achetant une terre, acquérir le droit d'envoyer quatre députés au parlement. Un seigneur fit gageure qu'il ferait élire, pour un bourg qui lui appartenait, un garçon de café ; il gagna. Le nouveau législateur fut assez mal reçu de ses confreres ; on dit même qu'il fut question de l'expulser : il demanda la parole. « MM.
« il est vrai que j'ai été garçon de café ;
« mais je suis honnête homme, & j'ai
« les qualités requises par les lois, pour
« avoir l'honneur de siéger parmi vous.
« Je suis surpris que vous trouviez à redire

« à mon admiſſion dans cette chambre;
« & que perſonne ne ſoit offenſé d'y
« voir au moins dix membres plus mal nés
« que moi, l'un d'eux (le chevalier Rum-
« bold) a décrotté mes ſouliers cinquante
« fois. » Perſonne ne dit mot; & il prit place.

M. Pulteney acheta dernierement, près d'un million neuf cens vingt mille francs, une terre qui ne rapporte que trente mille livres de rente. Les ſots crierent à l'abſurdité, mais le courrier de l'Europe, prouva que l'avare Ecoſſais avait fait un excellent marché, car avec ſes trente mille livres de rente, il a acquis le droit d'ordonner aux électeurs *libres & independans* de Weymouth, & de *Melcomb Regis*, d'élire les quatre candidats qu'il lui plaît. Suppoſé que chaque candidat ne lui donne que cent vingt mille livres, cela fait tous les ſept ans quatre cens quatre-vingt mille francs, ſans compter le caſuel, & le crédit dont il jouit auprès des miniſtres. On peut dire à cela que peut être le par-

lement aura enfin honte d'un trafic auſſi honteux, ou que le peuple écraſé d'impôt par l'avidité, inſatiable de ſes repréſentans y mettra ordre, & qu'alors le marché de M. Pulteney ne ſera plus ſi bon. A la bonne heure, mais il y a long-tems que le mal exiſte, & quoi qu'on y connaiſſe un remede, on ne ſe preſſe pas de l'employer. Il eſt conſtant que lorſque le miniſtre a beſoin d'un nouvel impôt, il eſt obligé de l'acheter très cher de la chambre des communes. Un autre abus très criant eſt le mode actuel de repreſentation : il y a des villes dont la population ſe monte à cent mille ames & plus, & qui n'ont pas un ſeul deputé au parlement, tandis que des villages qui n'ont que cinq à ſix maiſons, y en envoyent deux. Londres n'a que ſept mille citoyens qui ayent le droit de voter aux élections. Il n'y a pas un quart de l'Angleterre qui ſoit repréſenté, conſéquemment les trois quarts du royaume n'ont aucune eſpece d'influence directe ſur les lois, les impôts, & le gouver-

nement. Les Anglais jouiſſent de la liberté de la preſſe, ils peuvent penſer, parler, & écrire, cela eſt vrai à la lettre, pour le riche, & encore depuis ce flambeau de la juriſprudence, l'illuſtre lord Manſſield, ce privilége eſt bien limité. Voici une des déciſions de ce grand homme ſur les libelles. « Plus un libelle contient de vérités, « plus il eſt dangereux, plus ſon auteur « mérite punition. » Il n'a pas tenu à lui qu'on ne fit des lois contre la liberté de la preſſe. La juſtice eſt ſi chere en Angleterre, qu'il n'y a que les riches qui puiſſent en jouir ; il ſerait plus aiſé de caſſer un pot de fer avec un pot de terre, qu'à un pauvre de gagner un procès contre un riche. Ce n'eſt pas la faute des lois, c'eſt la fripponnerie des gens de pratique. M. de Lolme dans ſon livre de la conſtitution Anglaiſe, vous dit que des miniſtres, des ſeigneurs ont perdu des procès : je dis plus, le Roi peut en perdre, mais j'avance que ni lui ni ſes miniſtres n'en ont jamais perdu contre de pauvres gens. J'ai pourtant vu pendre deux

deux hommes riches, le pere & le fils, pour crime de faux; il y avait long-tems qu'ils étaient la terreur de leur canton, ou ils avaient ruiné plusieurs familles; leurs déprédations devinrent si criantes que plusieurs personnes riches prirent fait & cause dans l'affaire d'un pauvre homme auquel ils demandaient vingt louis en vertu d'un billet qu'ils avaient forgé. Sans ces personnes les deux frippons auraient échappé.

Je vais rapporter deux faits de la vérité desquels je puis repondre : ils regardent la sûreté personnelle. Ces deux faits prouveront ce que j'ai avancé ; que le riche en Angleterre peut se venger & obtenir justice, & que le pauvre n'a d'autre ressource lorsqu'il est opprimé, que de prendre patience. Un homme singulier, *an oddity*, mal mis quoique riche, s'amusait à regarder les maisons de Chester dans une rue ou il y a des arcades. On crut que c'était un filou qui prenait ses dimensions pour faire quelque coup la nuit ; il fut arrêté & mené devant le maire. Ce grave ma-

giſtrat, teinturier de ſon metier, voyant que l'accuſé était mal vêtu, du ton d'arrogance aſſez ordinaire aux maires & aux juges de paix, demanda à notre original qui il était, d'ou il venait, & ou il allait? Celui ci repondit qu'il était homme, & qu'il venait de chez lui. La deſſus M. le maire le traita de drôle, de vagabond, & l'envoya en priſon. Notre homme ſe laiſſa conduire ſans repugnance, ſans dire qui il était, mais deux domeſtiques en riches livrées le décélerent. Le geolier fit avertir M. le maire de ſa mépriſe : il accourut tremblant & hors d'haleine demander pardon au priſonnier, le ſupplier très humblement de l'excuſer, & ſur-tout de vouloir bien ſortir de priſon. Je me trouve bien ici, & j'y reſterai juſqu'à ce que vous ſoyez ruiné, je vais m'informer de l'état de vos affaires, dit l'homme ſingulier, afin de ſavoir le nombre de jours que j'ai encore à demeurer. Le maire ſe jetta à genoux, repréſenta qu'il était pere de famille, & peu fortuné. Vous ne vous êtes

pas informé ſi ma détention ne priverait pas une mere & des enfans de leur ſubſiſtance ! Je n'ai qu'un mot à vous dire, donnez deux cens guinées à l'hôpital, & je ſortirai. Les amis du maire propoſerent la moitié de cette ſomme, aſſurant l'homme ſingulier qu'il ne pouvait ſans s'incommoder beaucoup donner d'avantage : il ſe laiſſa fléchir & ſortit. S'il eut été pauvre qu'en fut-il arrivé ? Liſez : —

Le ſieur Moſtyn, juge de paix à Hollywell, comté de Flint, fait mettre en priſon un pauvre manœuvre, pour quelques paroles peu meſurées. Aux ſeſſions les juges trouverent le manœuvre innocent, ils l'élargirent. Le ſieur Moſtyn était puniſſable, il eut été puni rigoureuſement, ſi on lui eut intenté un procès. Il ne le fut pas, parce que le manœuvre était pauvre, qu'il ne pouvait acheter la juſtice qui lui était due, & qu'il ne trouva perſonne qui voulut prendre fait & cauſe pour lui. Qu'on ne diſe pas que ce ſont des cas particuliers, auxquels il eſt impoſſible de

pourvoir. Je repondrais que ſi les Anglais avaient des accuſateurs publics, chargés de pourſuivre les prévaricateurs au nom & ſur-tout aux dépens de la nation, ces abus d'autorité ceſſeraient bien vîte.

Comment une nation peut-elle ſe dire libre, & ſouffrir que des officiers de l'aciſe ou de la douane viennent faire lever à minuit qui bon leur ſemble, pour chercher dans les lits ? Comment peut-on ſe dire libre & ſouffrir des lois ſur la chaſſe, faites par les riches pour s'approprier tout le gibier ? Le fermier ne ſaurait tuer le liévre qui dévaſte ſon jardin : bien plus, il ſerait ruiné s'il oſait aſſommer le renard qui mange ſes poules. Un peuple libre préſerverait-il la preſſe des matelots ? Quoi, l'Anglais qui navigue un bâtiment marchand au Bengale, court riſque au retour d'un voyage de deux ans, haraſſé de fatigues, mangé de ſcorbut, d'être enlevé de force dans les ports de Londres, de Chatham, ou de Portsmouth, au moment où il va mettre pied à terre, pour embraſſer

ſa femme, & ſes enfans, ſon pere ou ſa mere? Des hommes armés l'arracheront de ſon lit, & s'il reſiſte ils l'accableront de coup, le mettront aux fers, l'enverront aux Indes, en Amérique, ou dans la Baltique? Et on aura l'impudence d'avancer qu'un tel homme eſt libre! Si le matelot Anglais arraché malgré lui à ſa famille veut retourner dans ſa patrie ſans la permiſſion de ſes maîtres: un conſeil de guerre *patriotique* le condamne à recevoir cinq cens, quelque fois mille coups de fouet, qui lui laiſſent ſur le dos des marques non équivoques de cette vérité inconteſtable. — Que tous les Anglais ſont libres, & parfaitement égaux aux yeux de la loi!!! Et que voulez-vous que faſſe M. Pitt pour envoyer des flottes dans la Baltique, dans la Mediterranée, dans la mer Noire, ſi l'on ſupprime la preſſe des matelots, vous dira un gros *Roaſt Beef* en fumant ſa pipe? Renvoye Pitt au college, n'équippe des flottes que pour la ſûreté de ton île, & du commerce: rends le ſort

il faut ; le reſte de la nation n'eſt pas compté pour grand choſe. Voici comme il s'exprime ſur *l'habeas corpus*. « Le ſujet « jouit auſſi de *l'habeas corpus*, par lequel il « peut demander qu'on lui faſſe ſon procès, « ou qu'on le mette en liberté ; mais cet « acte eſt ſuſpendu au moindre bruit d'un « complot contre le gouvernement, & « on l'a refuſé à des perſonnes arrêtées « par ordre de la chambre-baſſe. »

Autrefois les repréſentans de la nation Anglaiſe, étaient payés par leur commettans : & ils ne pouvaient accepter ni places, ni penſions. Bientôt on vit des ambitieux, mépriſant un ſalaire honorable, offrir de ſervir pour rien ; les comtés & les villes accepterent ces offres inſidieuſes ; ces gens déſintéreſſés en apparence, firent alors avec le miniſtre le honteux trafic de leurs voix.

Que cet exemple vous ſerve de leçon, mes chers compatiotes ! payez toujours vos repréſentans, autrement ils ſe vendront à vos ennemis — *les miniſtres* !



SOUVENIRS D'UN ROI.

PREMIER SOUVENIR.

De la Littérature Royale.

Je suis le premier de mon illustre maison, en ligne directe, qui ait osé mettre le pied dans la république des lettres. République ! je n'aime pas ce mot là. — Je demanderai à Hurd pourquoi on l'a introduit : je souhaiterais que mon gouverneur & mes précepteurs au lieu de disputer sur la maniere de me traiter, m'eussent enseigné un peu de grec & de latin ! Quand j'en trouve ça & là dans un livre, j'ai une grande curiosité d'en savoir la signification, c'est presque la seule chose sur laquelle j'ai honte de faire des questions. Hurd n'a pas rendu plus de justice à George;

Ah ! pourquoi ce nom me cauſe-t-il des remords ? Ne ſuis-je pas bon pere ? voyons. — Non, — je n'y veux pas penſer. Jacques Ier. était auteur. Je voudrais bien avoir le catalogue de Walpole. Peut être y ſerai-je inſéré : — mais je ſurvivrai à Walpole.

Le Grand Frédéric eſt pour moi ce qu'Alexandre a été pour Charles XII , — un objet d'émulation ? — non pas par ſes guerres , & ſes combats , pour leſquels je ne me ſens point de goût , mais par ſon pouvoir abſolu & militaire : par ſa diſcipline & ſes revues ; & par ſa réputation en qualité d'auteur. On publie quinze volumes de ſes ouvrages , par ſouſcription. Charlotte y applaudit. Peut être laiſſerai-je autant de volumes après moi , & ſi Charlotte m'enterre , je réponds de la ſouſcription.

Le titre de ma premiere production littéraire m'embarraſſe. Je ſuppoſe que la plupart des auteurs ſont dans le même cas. Si je lui donne le nom d'hiſtoire , elle ne ſera peut-être pas grande figure à côté de celles de Hume , de Robertſon , ou de Gibbon. Mémoires , — le mot eſt Français , & le Grand Frédéric s'en eſt emparé. Souvenir , voici du nouveau , excepté en fait de bagatelles , & la nouveauté en fera la recommandation. J'eſpere que mon livre ſe vendra bien. Je per-

drais courage si j'allais être la dupe de ma premiere production, & Charlotte, montrant les enfans du doigt, se mettrait sur son sérieux.

I Ime. SOUVENIR.

Raison de mon Voyage.

Le sommeil est un bonheur qui semble avoir abandonné ma maison; je veux dire la maison d'Hanovre. Quant aux gens de ma suite, ils sont assez endormis, Dieu le sait! Apeine mes gens sont couchés, que je me plais à les faire lever; si l'essence de l'ame consiste dans le mouvement, la mienne est une des plus distinguées de toute l'Angleterre. Mon frere Cumberland est la personne qui me ressemble le plus en inquiétude d'esprit, & par son mépris pour le sommeil. Jenkenson dit que je ressemble à Justinien, qui ne se permettait qu'une heure de repos; vivait de légumes, & passait un tiers de son tems en dévotion particuliere; je montre ma religion en public, & mon régime est réglé, non sur des scrupules, mais sur l'état de ma santé.

J'ai passé mon méridien, ayant gouverné pendant vingt-six ans une nation dont la grandeur égale la turbulence, & dans les factions qui ont troublé mon regne, j'ai été tantôt dans

la majorité, tantôt dans la minorité. C'est une étrange situation; & je me suis souvent douté que j'y ai été retenu par des moyens déshonnêtes.

L'aavénement de ma famille n'a pas été suivi d'un consentement général, & il y avait quelque prétexte d'adopter des vues de parti dans l'état & dans l'église, pour s'assurer un crédit permanent. En moi, né Anglais! on aurait dû infuser de plus nobles principes: mais ma mere, dans sa sagesse, pensait autrement; elle me remit entre les mains d'un prêtre, & d'un courtier parlementaire, & je ne serai jamais qu'un chef de parti.

Dans un période de soixante-dix ans, la maison d'Hanovre ne s'est pas familiarisée avec la grande Bretagne. Mes deux prédécesseurs, braves & honnêtes gens! étaient étrangers au pays qu'ils avaient le nom de gouverner! & s'ils sortaient du tourbillon fétide de la capitale, ce n'était que pour satisfaire à l'amour qu'ils portaient à leur pays natal. Je fus laissé dans un état de fausse gloire, sous le pouvoir de Chatham, qui avait souvent arraché les rênes du gouvernement, des mains de mon grand-pere; & qui, rassuré par l'infatuation de la multitude, insultait à ma jeunesse & à mon ignorance.

Lord Bute aurait dissipé le charme de l'im-

poſteur ; mais il n'avait pas de talens, & ſe conflit me couvrit de honte.

Les Écoſſais, ſemblables à des ſauterelles affamées, m'environnaient, les ſources de la vénalité furent taries, & les Écoſſais ne furent pas ſatisfaits. On propoſa l'oppreſſion de l'Amérique, ſous l'idée de concentrer le pouvoir; mais en effet pour donner des emplois aux Écoſſais. Je fus trompé, je ſouhaitai me défaire des importuns par des places & des impôts qui auraient ruiné les Colonies. La moitié de mes ſujets ſe révolta à l'idée d'impôts ordonnés ſans aucune apparence de repréſentation. On fit contre moi des lampons & des libelles, je fus hué, quelquefois même inſulté ; engagé dans une furieuſe guerre en Amérique, j'oſais à peine ſortir de mon palais.

Je me ſuis contenté juſqu'ici de voyager ſur une carte. J'ai parcouru la ſurface de l'Écoſſe, inſtruit par Bute, ſur toutes ſes beautés ; & j'ai combattu pied-à-pied pour la conquête de l'Amérique avec Sakville. Pauvre Sakville! auſſi peu populaires l'un que l'autre, nous ſympatiſons enſemble. Il était pour moi un inſtructeur plus aimable que Bute ; & il combattait vaillamment ſur une carte ! Les montagnes qui terminent l'horizon de Windſor, ont été pour moi juſqu'à préſent les confins du monde ;

& l'idée de les franchir me donne de l'inquiétude. On m'a appris à regarder comme ennemis, les payſans & les artiſans ! & ils ont été terriblement foulés, pour enrichir une vénale majorité dans mes inſatiables parlemens. — Dans quelle humeur ils ſont, & comment ils me recevront, ſont des queſtions ſérieuſes.

Jenkenſon rit de ces craintes : — « Prenez « un caractere ſacré, ayez un extérieur impoſant; « & quoique vous ſuciez le ſang des peuples, « ils vous adoreront ſur la route ! » Voilà ce qui a fait déſirer à Jenkenſon d'être Lord. Le nom de Jenkenſon était aſſocié dans l'eſprit du public, avec tout ce que la perfidie, & la chicane ont de plus noir, en un mot toute eſpece de crime politique. Il ne pouvait paſſer une barriere ſans querelle ou inſulte, les villageois mettaient leurs chiens à ſes trouſſes. Au nom de Lord Harvkerbury, tout le monde a le chapeau à la main, & c'eſt à qui ſe proſternera le premier.

Cet Harvkerbury eſt un ſingulier caractere ! Tous ceux que j'ai diſtingué par une faveur apparente, ſont des ſingularités. La vérité eſt que perſonne n'a jamais eu ma confiance. Il a paru un objet ſur lequel j'avais fixé mon cœur; & mes affections ont été réglées ſuivant mes vues. — Pauvre North ! docile & flexible,

plus par bonne humeur que par une ambition intéressée : il s'est cru fixé pour toujours ; s'il eût réussi en Amérique, il était ministre à vie. Il ne voyait pas loin, & il a tellement été la dupe de Robinson & des courtiers parlementaires, qu'il a introduit dans l'armée qui envahit l'Amérique la vénalité & l'esprit de spéculation de parti ; & il est tombé dans la disgrace, avec les objets de ses poursuites. Je fus étourdi de l'événement, & m'attendais à être l'objet d'une haine générale ; mais j'ai été agréablement trompé. J'ai perdu des états égaux à l'Europe en étendue, susceptibles d'avantages au-delà de toute imagination ; mais gouvernés de maniere à être à charge au public, & incommode à moi-même ! & la perte n'en a pas été sentie. — D'ignorans politiques, qui ne voyent que l'inconvénient des abus, se sont réjouis de cette séparation ; & une prospérité idéale en a presque effacé la folie.

Jenkinson vaut seul tous mes serviteurs, par sa patience à profiter des plus petits avantages, & à épier la fluctuation des grandes passions : tournant tout selon mes vues. Il a mêlé & incorporé les ingrédiens des différens partis, de maniere à en amortir la puissance ; & je puis *me risquer dans les provinces* avec l'espérance d'un bon accueil.

Ma ſanté eſt ſérieuſement délabrée ; vingt-ſix ans de querelle & de diſpute avec mon peuple, terminés par une paix honteuſe, m'ont fait perdre le ſommeil, & m'ont cauſé une inquiétude d'eſprit que rien ne peut calmer. De furieuſes promenades à pied & à cheval, ou la chaſſe, conſument mon tems, ruinent mes gens & mes chevaux ; mais tous ces amuſemens ne procurent ni la paix à mon eſprit, ni le repos à mon corps.

Dans cette ſituation on me conſeille d'aller à Cheltenham pour joindre la politique à ma curioſité naturelle ; & pour diſſiper les nuages qui s'élevent dans le pays à l'approche d'une élection générale. Et que m'importe l'événement d'une élection ? Pourquoi me mêlerais-je des débats de partis intéreſſés ? Quel eſt l'objet de ces partis ? *D'être conduits au marché* ; je ſuis l'acheteur. — Que n'ai-je la patience de lire ! Rien n'eſt plus clair, à mon avis, que les fonctions du pouvoir exécutif, & celles du pouvoir légiſlatif. Je ne vois pas non plus qu'aucune loi puiſſe, ſans ma concurrence, nuire à mes vrais intérêts. Mais les miniſtres & le cabinet prennent un air conſterné quand je leur fais enviſager que je ſuis las de l'influence parlementaire : ils citent Monteſquieu & Blackſtone, ils m'effrayent par des dangers imaginaires.

J'ai fait tant de pas dans le chemin de la corruption, que je ne dois pas ſonger à regarder derriere moi : — & je veux me montrer dans le pays *pour le bien de l'élection générale.*

IIIme. SOUVENIR.

Oxford, Bleinheim, &c.

Je me rappelle qu'à mon premier abord à Oxford, je ſentis une eſpece de honte produite par une mauvaiſe éducation. L'idée de l'immortel Alfred, né pour établir & créer, comme moi pour diviſer & anéantir, me frappa vivement. Le génie qui traça la conſtitution Britannique, fonda l'univerſité d'Oxford, l'une, le plus bel effort de la raiſon humaine, & l'autre la plus belle univerſité du monde: toutes deux languiſſantes ſous mon regne. Tout ce que la vénalité la plus artificieuſe peut inventer, a été eſſayé ſur la conſtitution politique de l'Angleterre, & j'avais cinquante ans avant d'avoir vu Oxford; je n'y avais pas même ſongé, excepté au tems des élections générales. Le nombre & la magnificence des colleges, des ſalles, des bibliothéques, des écoles, l'opulence de leurs appointemens, m'étonnerent au-delà même de leur utilité diſproportionnée. Oxford pour remplir ſes

devoirs, devrait entretenir trente ou quarante mille étudians ; & il y en a à peine mille. Depuis l'avénement de la maiſon d'Hanovre, il n'y a pas eu d'harmonie entre Oxford & la Cour : — & lorſque je fus introduit au milieu de leurs annales & celles des anciens Rois, j'y eus l'air d'un étranger & de ne pas leur appartenir.

Oxford, il eſt vrai, n'a beſoin ni de faveurs, ni d'aſſiſtance, il ne lui faut que de la réforme, & de la diſcipline, pour répondre à l'intention de ſes fondateurs. Mais qui tentera cette réforme contre des habitudes d'indolence ſi invétérées, & contre une opulence ſi bien établie ?

J'aimerais à voir mon nom parmi ceux des Édouard & des Henri ; — mais ce n'eſt pas ma deſtinée. J'ai dépenſé cent millions pour tâcher de réduire l'Amérique en eſclavage : — voilà ! voilà mes annales !

Tout ici reſpire un air de débauche ſuperſtitieuſe. A toute heure du jour les cloches appellent à la dévotion ; des formules, des habits monaſtiques frappent l'œil à tout moment ; mais les ſentimens religieux ne ſont peints ſur aucun viſage, & ceux des profeſſeurs ſont tout en feu.

Mon architecture bien-aimée a été cultivée ici. Je marche avec peine à travers l'immenſe

vocabulaire des beaux arts, mais je crois que c'eſt ſans idées : j'aurais certainement fait un bon architecte ! La grandeur de l'égliſe de Chriſt, l'élégance de celle de la Reine, & la beauté du théâtre m'enchantent. Pourquoi n'a-t-on pas imité le toit du théâtre. L'allégorie de la vérité ſollicitée par les ſciences qui deſcendent, eſt bien imaginée : mais l'intérêt devrait être mis à la place de la vérité. J'aime l'égliſe, elle eſt le ferme appui de cette eſpece de royauté pour laquelle Charles Ier. perdit la tête, & qui a inſpiré une violente paſſion à mon illuſtre maiſon : mais il faut avouer que l'intérêt, eſt au ſouverain dégré, le mobile des actions des gens d'égliſe. J'ai de l'influence ſur les laïcques en plus d'une maniere ; mais il n'y a qu'un ſeul moyen pour s'aſſurer d'un eccléſiaſtique.

Je veux écarter ces ſombres penſées, pour rappeller les impreſſions de Blenheim.

C'eſt un ſingulier malheur arrivé à mon regne, qu'avec une dépenſe ſans exemple, dans les annales du monde, j'ai été éclipſé en ſplendeur & en générosité par de ſimples Gentilshommes. J'ai épargné des millions, il eſt vrai, pour une reſſource en cas d'événement ; je ne voudrais pas que tous mes ſujets ſuſſent qu'ils ſont placés dans des banques étrangeres

& en favorisent la circulation. C'était le plan favori de Charlotte, pour nous procurer une sorte d'indépendance. Je demandai un jour à George, par une saillie spirituelle. « Que « feriez-vous George de vingt-cinq millions, si « vous les aviez maintenant en votre pou- « voir. » Il hésita. Votre Majesté sera offensée ; « Non, non, parlez du fond du cœur ! » Je croyais qu'il s'en servirait à bâtir & meubler un Haram. « Je les donnerais jusqu'au der- « nier sou, pour diminuer la dette na- « tionale ! » J'éclatai de rire de la folie ro- manesque du jeune homme. « Quoi ! ren- « voyer l'argent d'où il vient ! » Il fut choqué de ma gaité. « Oui Sire, & soulager la mi- « sere que cette accumulation a causée. » Allons, allons, George, dis-je, n'affectez pas le patriotisme ; la dette nationale se paiera peu-à-peu. « Comment, en augmentant le poids « dont le public est accablé ? Si je pouvais « me familiariser avec une telle hypocrisie, « je dépenserais dix millions par an, & jus- « qu'au dernier écu serait employé à encou- « rager l'industrie & les talens dans mon propre « pays ! » Et il me quitta brusquement ; mais avec une grace à quoi rien ne résiste, & qui unie à la prudence le rendra le Roi du monde le plus populaire.

Retournons à Blenheim. — Cette terre a été royale ; l'Hiſtoire d'Henri & de Roſamonde y donne un air romaneſque. Les infirmités de l'amour ont toujours été celles des grandes ames ; je n'ai pas ces marques, mais elles abondent dans mon fils.

Le haut ton affecté par la famille de Marlboroug, les déſagréables épitétes, dont la vieille Sarah ſe ſervait pour déſigner la maiſon d'Hanovre, la maniere libérale avec laquelle Blenheim eſt entretenu, & la magnificence des encouragemens donnés de tems à autre au progrès des ſciences à Oxford, me pénétrerent de ſentimens de diſparité indignes de ma ſituation : & quand les portes du parc s'ouvrirent, & nous préſenterent la noble perſpective du palais & des payſages, je ne ſentis pas en moi le grand roi viſitant ſon ſujet.

Il eſt vrai que le poſſeſſeur n'a hérité que de la prudence & non du génie du grand Marlboroug. Les obſtructions à une deſcente en droite ligne on fait évanouir les grands talens : mais le mérite, le décorum, les vertus domeſtiques compenſent ce défaut ; une influence étendue, ménagée avec art, rend Marlboroug puiſſant & reſpectable dans ce pays-ci. Il penche vers l'adminiſtration par une prudence de tempérammment, & nous n'avons rien

à craindre, à moins que Bedford ne devienne amoureux d'une de ses filles.

Le coup d'œil à lentrée du parc me charma; mais je tréfaillis à la vue du buste de Louis XIV. Elisabeth admira sa contenance : la duchesse dit qu'il avait été Roi de France, le duc la reprit, « il était Roi Français. » Charlotte fit un signe de tête, & se mit à sourire, comme elle fait quand à la comédie, on joue vive le Roi. — J'imagine aisément quel coup-d'œil la fille de Marie Therese jetterait sur Charlotte en pareille occasion.

Il y a ici une collection de tableaux digne d'un prince. J'avoue que je ne me connaîs pas en peinture. L'inscription sur le piedestal de la colonne dans le parc & la victoire couronnant Marlboroug, peinte sur le lambris, me firent saigner le cœur. Oh! si un homme tel que le duc de Marlboroug, avoit envahi l'Amérique! Mais je n'y veux plus songer. Charlotte & l s princesses s'amuserent beaucoup à regarder les tableaux. A mon ordinaire, je passai beaucoup de tems à les examiner; si j'avais mon choix je donnerais la préférence aux singes de Teniere, peints sous l'habit de moines. Je m'étonne que Bunbury ne fasse pas l'esquice du clergé d'aujourd'hui, sous l'emblême des animaux auxquels ils ressemblent : l'archevêque de Cantorbury

à un épagneul, l'archevêque d'York à un tigre, l'évêque de Durham à une oie.

A propos de dignités eccléſiaſtiques, j'en ai donné un grand nombre; & je ſuis content de Thurlow, c'eſt le meilleur courtier eccléſiaſtique que j'aie jamais eu. Libertin par principe, au fond indifférent ſur tout, il ne voit que le point de vue où placer un bénéfice avec avantage. L'objet de ſes inclinations, de ſon affection & de ſon pouvoir, eſt de confondre les ames ſcrupuleuſes, & d'une conſcience délicate: de n'avoir qu'une opinion, & qu'une volonté dans les provinces, d'y donner ſes ordres comme au conſeil.

L'avancement ſoudain de ſon frere me ſurprend encore plus que ſa propre audace. Deux garçons deſtinés à être tiſſerans à Norwich; iſſus d'une famille dégradée (ſi une famille peut l'être au ſervice d'Olivier Cromwell.) L'un d'une habilité commune, & de très peu de ſavoir; l'autre un ſot incorrigible: le premier à la tête du barreau, & le ſecond preſque chef de l'égliſe Anglicane, ſont des marques d'un pouvoir illimité qu'on aurait de la peine à excéder en Turquie.

En vérité Marlboroug doit être mal à laiſe, de voir un précepteur paſſer de la ſeconde table de ſa maiſon, à un archevêché qui lui

donne le pas sur son patron. Par quelle raison les ecclésiastiques sont-ils portés à l'intempérance? Le luxe de Lambeth a attiré les filoux de Bow-street, & le pieux primat a perdu un service, que la fortune des douze apôtres n'aurait pu payer.

Le duc paraît attaché au clergé, probablement par la même raison que moi. Les gens d'église sont les plus sûrs instrumens de l'influence, comme ils l'étaient autrefois du pouvoir. L'un d'eux, au nom du duc, me présenta une traduction de Boetius par Alfred, au lieu même ou on dit qu'il la fit; on regarde comme sacrés les sicamores qui couvrent la place où existait jadis le palais dans lequel nâquit Edouard, sur-nommé le prince noir, & qui fut détruit de fond-en-comble par Olivier Cromwell. Que de sagesse en ma derniere dissolution du parlement au moment de sa résistance, & dans le choix d'un autre obéissant à mes volontés, à l'aide d'un jeune-homme dont l'hypocrisie innée me surprend, tout accoutumé que j'y sois presque dès le moment de ma naissance.

NEUNHAM

Est champêtre & pictoresque, & serait un endroit fort agréable s'il n'était infesté de grimaces

maces & de fentimens de théâtre. La nobleffe de cette famille tire fon origine des fervices politiques du barreau ; & de telles familles rempliront peut-être bientôt la chambre haute. N'importe, à l'exception de quelques-uns, ces nobles font auffi fouples, & auffi aifément conduits par le profit & les honneurs, que le clergé. Ils font même plus utiles ; car comme tout événement doit être fuivi d'un débat fimulé, il eft bon que j'aie toujours le plus grand nombre des harangues en ma faveur. La collection ici eft triviale. Je vis la Reine attentive à confidérer le portrait de la ducheffe de Glouceftre. Quelles fœurs que celles que j'ai ! Quels freres, & comment les uns & les autres fe font diftingués ? Ils donnent de la célébrité à leur pays par leurs voyages.

Les jardins feraient jolis, fi le fpectateur n'était pas affommé d'inftructions fentimentales à chaque pas. Si je n'étais le chef de l'églife, je dirais : « cette coutume eft damnable & im-« pertinente ! » Je ne faurais fouffrir ces animaux amphibies, moitié comédiens, moitié gentilshommes. — J'affifterai de tems en tems à une comédie de fociété ; mais j'aurai foin qu'aucune n'infefte ma famille.

IVme. SOUVENIR.

Cheltenham, le 12 Juillet 1788.

Je voudrais bien ſavoir ſi mes médecins ont mis en ligne de compte, les fatigues du voyage. J'ai traverſé le ſentier du chat à Vindſor une heure avant le tems accoutumé, & j'ai eu bien de la peine à éveiller mes gens. La preſſe était grande pour nous voir, mais en général on faiſait la révérence au lord Courtown. Charlotte voudrait que je quittaſſe ma perruque ronde, & que j'en priſſe une à queue à l'Allemande. On penſe que j'ai déjà trop de l'Allemand. « Comment, dit Charlotte, » « dans le ſang, cela ne vient pas de moi. » D'où vient donc la maladie des enfans ? Une Reine d'Angleterre panſant ſecretement des cauteres, quelques-uns d'eux cruellement déchirés par des tumeurs blanches. — Charlotte perſiſte : « cela ne vient pas de moi. » Qu'importe d'où le mal vienne, ſi on peut le guérir, & que d'autres familles y aient trouvé remede ! Oxford eſt en combuſtion, parce que Rowley demande un degré ; & ſon crime eſt d'avoir guéri autrefois un homme d'une famille noble avec un remede inconnu.

George voyant la peine que la Reine reſ-

fentait pour moi & les enfans, & obfervant qu'un médecin flagorneur ordonnait des palliatifs pour un mal radical & de tempérament, lui confeilla d'envoyer chercher du firop végétal de Velnos. Charlotte prit fon férieux & parut offenfée, ce qui n'eft pas fa coutume avec George. Il vit l'enclouure & plaça adroitement, entre fa mere & lui, deux faints évêques, ceux de Peterboroug, & de Llandaff, qui, à ce qu'il dit, recommanderent le firop avec autant de chaleur que s'il leur eut appartenu.

La Reine aime les évêques, & Swainfon aurait fuplanté tous les médecins de la maifon, fi Porteus, (un véritable prêtre, & felon le cœur de la Reine) en ayant eu vent, n'eut objecté contre tout ce qui peut venir d'un évêque, du parti de l'oppofition, & particuliérement de Watfon. — Watfon, il eft vrai, n'eft pas ce qu'il devrait être. Ambitieux, inquiet, il veut avoir une opinion à lui, & partant n'eft pas véritable homme d'églife. Immédiatement après fon inftallation, il recommanda un moyen pour égalifer les revenus du clergé. Un pas de plus, en permettant aux paroiffiens de choifir leurs pafteurs, & le clergé n'était d'aucune utilité à l'adminiftration, non plus qu'aux patrons dans fes intérêts. Enfin l'alliance entre l'églife & l'état, était anéantie.

Pendant que le traité de commerce était ſous conſidération, il montra l'eſprit d'un chef de ſédition; mais Porteus a fait obſerver à Charlotte, une circonſtance qui mettra fin à ſon élévation, & au crédit de ſes opinions médicinales. Il a dédié à la Reine des eſſais théologiques : les plus remarquables ſont écrits par des Sociniens non-conformiſtes. Je ne ſais pas préciſément en quoi l'héréſie des Sociniens conſiſte, mais ils ſont non-conformiſtes, amateurs des nouveautés, & ennemis de l'influence de la couronne. Les évêques de Cambridge, peuvent garder leur orviétan ; car le ſirop de Velnos n'approchera pas de la famille.

A propos n'eſt-ce pas un crime contre les ſtatuts, à des chefs de maiſons, de recommander l'orviétan à une univerſité? *Mem.* de conſulter Markam & Hurd ſur ce ſujet. La faculté au moins pourra prendre l'alarme, on rendra les inſtrumens de l'oppoſition odieux, ils perdront leur popularité, & l'on ne doit pas négliger ceci à l'approche d'une élection. Je ſouhaiterais qu'on fit plus d'attention aux principes de ceux qu'on nomme à des évêchés. Je croyais que le chancelier était ſuffiſamment en garde contre les moraliſtes, les ſavans, & les gens à enquêtes, car les enquêtes menent toujours à l'innovation. Horſley eſt un homme ſelon mon cœur, il

diſtingue fort-bien les lettres de la théologie, & il environnerait de fagots la derniere, ſi l'humeur des tems le permettait. Hinchilſſe, Watſon, Shipley, & Roſſ, ſont des non-conformiſtes en maſque; amateurs de la nouveauté & de la réforme.

Dimanche, 13.

Dormi quatre minutes & dix ſecondes de plus qu'à Windſor, preuve que l'air du pays me convient. Ma préſence ſur la terraſſe, fit un bon effet, & je m'attendais à voir la petite ville en feu, à force d'illuminations. C'eſt une preuve que le peuple ne reſſent ni la perte de l'Amérique, ni le poids des nouveaux impôts. Je crus d'abord devoir prendre un air grave & majeſtueux; mais j'excelle dans la familiarité. J'ai fait des ſignes de tête & des révérences à la multitude à Windſor, juſqu'à exciter ſur la terraſſe des éclats de rire immodérés, & je m'y ſuis prêté de bonne grace. Charlotte n'eſt pas cordiale, dans ſes condeſcenſions; mais elle n'a pas encore oublié la hauteur & la gravité Allemande, elle ne ſait pas que lorſque nous faiſons rire les peuples, leur cœur eſt à nous. Quant à moi, ils riront de bon cœur, toutes les fois que je paraîtrai.

A ſix heures, pris les eaux, j'ai deſſein d'en

obferver tous les effets. Quant à leur nature, les médecins ne la connaiffent pas plus que celle de l'onguent miton-mitaine. Elles contiennent des fels, du fer, du fouffre, & de la terre; mais en quelle proportion, perfonne ne le fait; & ces proportions varient en raifon du changement des couches de terre par où elles filtrent. Une médecine fondée fur la pharmacie groffiere & incertaine de la nature, eft dans un état bas & méprifable. Mais la faculté eft un ordre dans l'état, & ce ferait affaiblir mon influence que de choquer les préjugés, ou de nuire à l'intérêt d'un ordre quelconque.

Mes mains & mes lévres royales font l'objet de beaucoup de cérémonie de la part de mes gens; les eaux n'en font point avec mon eftomac & mes entrailles. Comme on fe rirait de moi fi j'étais obligé d'expofer mon royal poftérieur, fous une haie! L'idée feule fuffirait pour faire pâmer la Reine, & les princeffes n'oferaient fe montrer à Cheltenham. C'eft pourquoi il faut que je calcule les probabilités du mouvement des eaux, & du mien, afin d'être en garde contre les accidens publics.

Devant me préparer pour aller à l'églife, je n'ai pas le tems de voir les papiers, feules compofitions que je life. Je paffe autant de

mon tems à l'églife, & j'entends autant de mufique facrée qu'aucun monarque en Europe. — J'efpere que cela me fera de quelque utilité pour aller au ciel. Je n'aime pas trop l'idée du ciel. — Point de diftinction de rang, point de famille privilégiée, tout y eft réduit, dit-on, à une égalité parfaite. Je voudrais que le clergé repafsât cette doctrine, & en établit une autre fur des idées plus monarchiques.

L'évêque du diocèfe a jugé à propos de fe charger du foin de mon ame, pendant l'opération des eaux fur mon corps. Tout bien pourvu qu'il eft, je crois qu'il aurait peine à attendre à recevoir au ciel, la récompenfe de fes peines. Hallifax était compétiteur & parent de Jean Jebb, de féditieufe mémoire. Il s'oppofa aux projets de ce vifionnaire à Cambridge, ayant eu, de bonne heure connaiffance de fes intentions, & il fuivit le chemin de l'obéiffance & de l'avancement, tandis que l'autre déchira fes vêtemens, harraffa fes amis par fes rêveries, & mourut de mifere & de chagrin. J'aime à voir un évêque doucereux, qui s'eft acquis par des artifices de juif, une fortune confidérable, venir prêcher la fimplicité, le défintéreffement, & l'humilité de l'évangile. C'eft une preuve confolante que le peuple eft fait aux contradictions, & à l'inconfiftence qui

ſe trouvent entre les profeſſions & la conduite. Il hait mortellement les dixmes, en vole les receveurs : mais il foulerait aux pieds & mettrait en pieces l'audacieux réformateur qui le délivrerait de ſes oppreſſeurs, ou qui diſputerait même la ſainteté d'une inſtitution qui l'appauvrit. Sur ce ſeul piveau tourne tout le pouvoir royal & eccléſiaſtique de l'Europe. Mais les choſes reſteront toujours ſur le même pied pendant ma vie, & celle de mes ſucceſſeurs immédiats; quant aux poſtérités plus reculées, je ne m'en mets guere en peine.

Lord Courtown pendant ma promenade à cheval, a touché quelques mots ſur la religion, n'étant pas de ma ſuite le dimanche; car ce n'eſt pas ma coutume de penſer à la religion après m'être acquité de ſes devoirs publics.

Vme. SOUVENIR.

Lundi, 14.

J'ai laiſſé la Reine au lit, à l'ordinaire, & ſuis paſſé chez la princeſſe royale. La Reine dort beaucoup plus que moi, & ſi, elle a autant d'inquiétude. Elle ſouhaiterait voir quelqu'unes de ſes filles mariées; mais les mariages entre perſonnes royales ne ſont pas ſouvent heureux. Mes ſœurs ſont des leçons ſur ce ſujet

que la Reine a souvent répétées aux enfans. La princesse royale a une réserve, une hauteur qui siéraient à merveille à une des cours du Nord; mais Charlotte ne veut pas entendre parler du Danemark. Nos alliances sont très bornées, & la princesse a fait plusieurs questions sur les circonstances qui les réglent. Les eaux en purifiant le sang, peuvent bien en accélérer le mouvement. Quoi, ai-je dit, pensez-vous au mariage? Elle fronça le sourcil, sans humeur cependant. Eh bien, eh bien, je vous trouverai un mari. « Il faut donc que vous changiez les « ministres, car ils n'aiment pas le sexe. » — Quoi, comment, allez-vous devenir patriote aussi bien que George?

La Princesse.

Je souhaiterais que le prince fut marié.

Le Roi.

Horne Tooke jure qu'il l'est!

La Princesse.

Vous ne prêtez pas l'oreille à de telles gens; mon frere est aimable, a l'ame noble, & est incapable de commettre une action qui put vous déplaire, ou à sa patrie.

LE ROI.

St.! — Il ſoutient ceux qui voudraient me chaſſer de ce pays, ou du moins m'ôter tout pouvoir.

LA PRINCESSE.

Nous vous avons entendu dire que vous ſeriez plus heureux, ſi vous étiez délivré d'un pouvoir ſans ceſſe en bute aux factions.

LE ROI.

Oh! oh! vous donnez dans la politique, ſouvenez-vous que George, —

LA PRINCESSE.

Je ſouhaiterais que le prince put ſe marier ſuivant ſon rang & ſes qualités, avec une princeſſe de France, d'Eſpagne, ou d'Autriche.

LE ROI.

Et vous à l'Empereur. — Quoi, vous ne vous contentez pas de Stathouders, d'Électeurs, & de Ducs?

LA PRINCESSE.

Si le rang, & non le choix, doit déterminer mon ſort, je préfere le plus élevé.

LE ROI.

Mais la religion, mon enfant, la religion proteſtante !

LA PRINCESSE.

Le monde paraît diſpoſé aujourd'hui à ſouffrir toutes les religions.

LE ROI.

Si je vous faiſais épouſer un catholique, le chevalier Richard Hill, & le lord George Gordon formeraient une nouvelle faction, mes gardes me quitteraient, & je courrais riſque d'être écraſé ſous les ruines de mon palais.

LA PRINCESSE.

Que mon frere n'eſt-il davantage parmi nous!

La Reine entendit le dernier mot, comme nous étions au haut des eſcaliers, prit un air froid & me pria de n'avoir plus de converſations indiſcretes avec la princeſſe qui, dit-elle était penſive & mécontente, &c. Que puis-je faire? ſi George revenait cordialement à la cour, avec une fortune proportionnée à ſon rang; ſi les maximes & les manieres qu'il ſemble aimer étaient introduites, je ſerais perdu au milieu de l'éclat de la culture des arts, & la ſplendeur

des talens réunis; il trouverait moyen de s'emparer de nos tréſors, & il les ſemerait par les rues plutôt que de les accumuler. Je voudrais vivre encore un ſiecle! La cinquieme partie de notre tréſor miſe à intérêt pendant vingt ans, ſans y toucher, changerait mon miniſtre en viſir de Divan, & nétoyerait les reſſors du gouvernement, de toute obſtruction.

Je hais de raiſonner avec les femmes, & je fus bien aiſe de trouver mon cheval prêt, & de me ſauver. La grotte de Perbury eſt romaneſque & Ulet eſt joli. Mais le lord Courtown ne me fournit aucune nouvelle phraſe ſur les payſages : voilà en quoi Weſt m'eſt néceſſaire, il eſt pour moi un véritable traité en matiere de gout, & George dit que pour lui il ne veut pas paſſer les premiers élémens des beaux arts. Malgré cela Weſt m'eſt très utile. Le chevalier Joſué, & Gainsboroug, Barrett, & Romney, étaient muets. Ils approuvaient poliment lorſqu'ils croyaient pouvoir le faire, & tenaient les yeux baiſſés quand ils déſapprouvaient. Weſt eſt infatiguable à me faire voir par ſes yeux, & à me faire juger par ſes idées. Que dois-je faire, ne pouvant voir plus loin que mon nez, & n'ayant pas le tems de former des idées?

VIme. SOUVENIR.

Mardi, 15.

Les papiers de nouvelles ont troublé mon repos, & accéléré l'opération des eaux ce matin. *Mem.* de diminuer la dose quand les papiers m'inquiétent. Westminster sera encore une fois en combustion. Pitt dit qu'il perdra son crédit, si tous les moyens d'éteindre le feu sont tirés de la tréforerie, & que la liste civile n'en fournisse la moitié. Je ne dîne plus en public; je me suis mis en pension avec la Reine, dans des maisons qui ne valent pas les offices de mes palais; & j'ai rogné les revenus du prince, afin d'épargner les miens. Mais le parlement est un gouffre, un abîme sans fond. Je m'étonne que le peuple n'en voye pas l'inutilité, puisqu'on s'assure une majorité; & n'épargne pas l'argent qu'il en coûte pour le corrompre. Mais, qui est le peuple? où est le peuple? C'est un épouvantail qu'on ne trouve nulle part, & dont d'artificieux partisans se servent pour effrayer les criminels trop crédules.

Pitt & Dundas n'ont pas envie d'en venir aux mains avec Fox, ils se battront par procuration. Dundas est un franc poltron, & le courage de Pitt s'évapore en gasconnades.

Il eſt très mortifiant que Weſtminſter, où réſide ma cour, & de plus un parlement nombreux au ſervice de mes miniſtres, ſoit en effet attaché à mes ennemis; car je regarde comme tels tous ceux qui s'oppoſent ou cherchent à mettre des bornes à ma prérogative.

Pitt avoue lui-même que lord Hood eſt en danger, & que nos eſpérances ſont fondées ſur l'impuiſſance de nos ennemis à ſoutenir le débat. Hood nous était bon à quelque choſe lorſque la gloire du douze d'avril était toute fraîche : mais le général Preſcott a répandu dans le pays l'hiſtoire de l'affaire de ſaint Chriſtophe, & il n'y a pas de doute que s'il eut montré dans la Cheſapeak la moitié autant de courage qu'il en affiche, le ſort de l'Amérique n'eut pas été décidé ſi honteuſement pour nous. De plus l'homme vit miſérablement, & ne fait pas même la figure qu'un ſimple gentilhomme devrait faire. Toute ſa maiſon, domeſtiques, chiens & chats, ſont entretenus par Barrwell, à la ville auſſi-bien qu'à la campagne; & il épargne ſes revenus pour un dandin qui ne réclamera jamais les faveurs du public, & qui ſe conſolera d'hériter des récompenſes diſproportionnées qu'on a données à ſon pere.

Je voudrais qu'on eut propoſé un autre

candidat; la dépenſe eut été moindre. Mais les Hood ſont les clients des Pitt. — De la Rodney a été négligé. Pauvre Rodney ! mais un Roi ne doit pas avoir de ſentimens vulgaires ! —

Morbleu ! je deviendrai fou ! Mes ſouvenirs ſont interrompus, le lord Courtown & le colonel Digby, viennent me repréſenter qu'il ne convient pas que la famille royale & ſa ſuite aille aux ſalles publiques ſans ſouſcrire ! Nous n'irons jamais à leurs bals ; plût à Dieu que nous n'euſſions jamais mis le nez dans leurs ſalles ! Il faut que je retourne chez la Reine ! Schwellenburg ſe pâmera de rage !

Grace à Dieu tout eſt arrangé, & à un prix raiſonnable. — Ils ont eu la conſcience de propoſer cent livres ſterling. Moreau en aura cinquante, & les autres ſalles vingt-cinq. Que l'élection de Weſtminſter n'eſt-elle terminée auſſi-bien !

VIIme. SOUVENIR.

Mercredi, 16.

Quoique les papiers arrivent tard, ils ſont néanmoins le ſujet de mes ſouvenirs à cette heure. Il eſt étonnant qu'ils ne ſoient pas mieux conduits, la dépenſe étant ſi conſidérable

Walpole a ſouvent déclaré que de toutes les vénalités, celle de la preſſe était la plus inutile. « Je donne des milliers de livres ſterling, » pour des écrits en ma faveur, & ils ne ſont « pas lus; ils ne valent rien : tandis que les « lampons & les ſatyres contre moi ſont pleins « d'eſprit & recherchés avec empreſſement. »

Quel animal que ce Topham ! De demander la penſion de David Hume ! L'athéiſme ne ſaurait empêcher ſon ame de reſſentir une telle indignité ; cependant Roſe dit qu'il faut le ſatisfaire. Lorſque les papiers ſont payés, leur utilité eſt paſſée; & toute la différence qu'il y a entre nous & les royaumes qui n'en ont point, n'eſt qu'une vaine illuſion. Voilà l'état où nous devrions être ſuivant Jenkinſon & Dundas, qui, il faut l'avouer, ne ſont pas portés à la dépenſe. Si l'on en croît Pitt, il les mépriſe; mais Dundas dit que c'eſt pure affectation, & qu il s'en ſert par des voies indirectes. Sheridam eſt l'homme propre à écrire une gazette. — Steel a trop de prudence, & tient trop du galant homme; & Roſe une fois tréſorier, reſte toujours tréſorier Quelque ſoit le ſalaire ordonné, l'écrivain eſt pauvrement payé, & que le tréſorier s'enrichiſſe, n'eſt pas ce qu'il nous faut !

N'y a-t-il pas moyen de réformer ce maudit

monde ?

monde? Je ne puis trouver perſonne capable d'en déchiffrer les paragraphes ; & j'ai près de moi, des Anglais, des Ecoſſais, des Irlandais, des Gallois, des Français, des Allemans, & des Hollandais. Les louanges qu'on y trouve ſont des barbouillages, expoſant les objets au ridicule, on y met ſi peu de diſcernement, qu'elles ne peuvent même pas paſſer pour des complimens. Les mêmes épitetes ſervent pour la Reine & Mme. Wells, & on ſe moquera de moi par toute l'Europe, me voyant enfermé entre deux parentheſes, avec Bell & Topham. Mais dans un gouvernement, le moindre ſujet eſt un chaînon de la grande chaîne. Nous ne ſaurions nous paſſer à préſent, ni de Roſe, ni de Dundas ; & il faut payer Topham pour faire rire à nos dépens. Qu'on lui faſſe entendre cependant, qu'il devrait *modérer ſon courage perſonnel, & empêcher Bell de faire ſans ceſſe alluſion aux pouſſe-culs.*

Ventrebleu ! quel vol ! Le gros diamand du St. George de Devonshire ! J'ai vu la Reine le fixer avec attention plus d'une fois. — Je vais lui dire qu'on l'arrêtera par ſoupçon. — Parbleu elle a manqué pleurer. — Si on nous l'apportait, il ne faudrait pas en donner beaucoup moins de ſa valeur : & un tel préſent ne pourrait être offert que dans la vue de

changer les miniſtres. Elle a une paſſion étonnante pour les diamans! La pauvre marchande de mode, — (pauvre, elle ne l'eſt pas, grace à la contrebande) l'habillant pour le jour de ſa naiſſance, fit jouer une groſſe bague de diamans, elle fixa l'attention de Charlotte. « Quelle belle bague vous avez là Mme. B. ! — » La pauvre femme fut effrayée, connoiſſant ſon caractere. — « J'avais quelques vieux diamans, « votre majeſté, & je les ai fait monter, en « l'honneur du jour. » Nous étions preſſés ; la marchande de mode l'échappa belle, & je gagerais bien qu'elle ne paraîtra plus devant la Reine, avec une bague de diamant. Qu'il eſt admirable qu'un petit cailloux arraché du ſein de la terre en Golconde, puiſſe faſciner l'eſprit, & changer le ſort des nations! La femme d'Haſtings, dans des circonſtances équivoques, non-ſeulement a trouvé le chemin de la cour, mais encore le moyen de nous éblouir. Que l'on entend peu l'affaire d'Haſtings! & quelle imperfection dans l'hiſtoire! On parle dans ſa compilation, de renommée immortelle: ſi les matériaux n'en ſont pas plus authentiques que nos papiers de nouvelles, l'hiſtoire n'eſt qu'un roman.

Haſtings a trouvé le ſecret non-ſeulement de mériter ma faveur, mais il a même réuſſi

à me donner bonne opinion de lui. Cela fut communiqué à l'administration, & il n'aurait jamais dû être dénoncé dans la chambre des communes. L'opposition dont l'entendement est subtil, était disposée à éviter une disgrace. Scott insultait & défiait une enquête, avec cette fatalité qui suit tout ce dont il se mêle. Un jour, un seul jour avant qu'on se fut déterminé à intenter l'accusation, je dis à Pitt que je souhaiterais que Hastings présidât au bureau du contrôle, aussitôt que l'accusation aurait été rejettée, comme il avait été fermement résolu. Je le vis changer de contenance; il affecta, sur-le-champ, des doutes sur la prudence qu'il y aurait à se servir de l'influence de la couronne pour mettre Hastings à couvert, & suggéra que Dundas serait perdu pour l'administration; ce que je ne crus pas.

En vingt-quatre heures, Pitt & Dundas firent savoir à un nombre suffisant de leurs amis, qu'il y avait dans la conduite d'Hastings des sujets d'accusation : — ils prononcerent ces nobles harangues qui étonnerent la chambre, la nation même; peu s'en fallut qu'ils ne trompassent l'opposition, & ils envoyerent, pour un an, le gouverneur général à la barre de la chambre-haute.

Rumbold & Impey ne causant pas de pa-

reilles craintes ont été trouvés plus blancs que neige : les assassins du lord Pigott vivent dans l'obscurité, mais sans molestation. Hastings est le bouc devoué de l'Inde, & si son ame doit souffrir pour tous les péchés qui s'y sont commis, il faudra doubler l'horreur & l'infinité des tourmens de l'enfer.

Mais je ne veux pas sa perte ! Les talens des plus distingués de l'opposition s'exerceront, pendant un tems contre lui : & quand il sera absous, les honneurs adouciront ses disgraces, ses connaissances, & ses talens mettront un frein à la rapacité & aux artifices d'Henri Dundas. Il sera le ministre de confiance pour l'Inde, comme Jenkinson l'est pour l'Europe.

VIIIme. SOUVENIR.

Jeudi, 17.

Cette élection de Westminster absorbe mes souvenirs politiques. Baker me prie d'avoir l'esprit calme & serein. Il a les manieres d'un prêtre. Il sort d'une famille ecclésiastique ; & on dit qu'il entend le grec beaucoup mieux que la médecine. Jebb donnait toute son attention à la musique. Heberden s'occupait à l'histoire naturelle & à la théologie. Warren ne pense qu'à l'argent. Les charlatans seuls

étudient la médecine; & il n'y a que les non-conformiſtes qui s'amuſent à l'étude de l'écriture ſainte. Sans eux une langueur générale, une ignorance, & un libertinage univerſel s'empareraient de la théologie & de la médecine. Aujourd'hui un Prieſtley, un Velnos, un Price, un James réveillent la bande mercenaire des troupes reglées, ſommeillant dans ſes places fortifiées; un peu de bruit & de profit en ſont les conſéquences.

Mais ni charlatans, ni troupés reglées ne peuvent me tranquilliſer, pendant l'incertitude de la tournure des affaires à Weſtminſter. La ſociété de Shakeſpeare eſt formidable. Ce ſot de Topham la taxe de pauvreté, & de baſſèſſe. Roſe devrait le reprendre de ſa folie; — il ne ſait pas la maniere d'inſulter aux maiſons de Bedford, de Devonshire, & de Portland. Qu'avons-nous à leur oppoſer? La poſtérité apocriphe de lady Groſvenor: Macnamara, le coureur de tripôts, l'apotiquaire Churchhill qui ſe dit gentilhomme, ſous le crédit de feu ſon frere, & Jean Horne Tooke! Ciel! que de révolutions de mon tems! Si je pouvais toucher des écrouelles comme du patriotiſme, la ſource de Cheltenham pourrait couler en paix; & les candidats ne ſe feraient pas une mortelle guerre pour des recettes de ſirop

végétal. Jean Horne s'eſt empêtré dans mes filets; de toutes les converſions, celle-ci eſt la plus extraordinaire. Junius n'a écrit que pour qu'on lui imposât ſilence; mais à chaque ligne, il courrait riſque de la vie. Le plan de Wilkes était clair; & tant qu'il occupera un poſte lucratif par l'influence de l'adminiſtration de la ville, il ſera doux comme un agneau. L'empriſonnement de Horne a fait ſa fortune par l'effet qu'il a eu ſur la crédulité du vieux Tooke, & ſa priſon lui a donné le tems de devenir grammairien, la ſeule circonſtance pour laquelle on ſe ſouviendra de lui avec reſpect.

Que veut Horne? Il ne ſaurait rentrer dans l'égliſe; il eſt impoſſible de jetter un voile décent ſur ſon impiété & ſon libertinage. Les gens de loi, au temple, l'ont expulſé, & Bearcroft dit qu'il ne ſaurait ſe rétracter. Pitt lui a conſeillé de s'abſenter & de laiſſer le barreau libre à Horne. J'aurais du plaiſir à donner carriere aux inclinations de ces ames ſans principe; à faire revivre la chambre de l'Étoile, & à y placer Horne pour juge. Les athées du tems de Charles étaient les plus portés à l'intolérance; & je ne fais aucun doute que je ne puiſſe engager Horne à faire couper les oreilles à Prieſtley, envoyer Gibbon aux

galéres, & à condamner David Willams à une prifon perpétuelle. Voilà le triomphe de la prérogative fur les affectations de principe & de patriotifme!

Horne fera reçu au barreau & au parlement! Il aboyera fans ceffe contre les gens de l'opposition, mais il ne faut pas qu'il écrive. L'idée de Hurd me plaît. Il peut avoir trouvé, dit-il, le fens des conjonctions & des prépofitions; mais il eft étranger aux beautés du ftyle Anglais, & il écrit dans le goût de la place Maubert. N'avons nous pas d'écrivains comme ceux de la Rolliade? La monotonie du *monde* m'ennuie, & je ne faurais fouffrir les brochures dirigées par Rofe.

Ma promenade à Tewkesbury ne m'a fait aucun bien, tant mes penfées font embrouillées. C'eft une ville repréfentée au parlement, il faut que j'y retourne. Oh! je me rappélle fa fituation. L'un de fes membres eft un homme décent, doux & accommodant; & l'autre eft un étourneau, babillant fans ceffe fur la réunion de Fox & de North. La folie de Martin a été utile, & Dundas dit qu'on le fixera aifément en lui paffant fes fingularités. Digby a touché quelques mots fur une bataille de Tewkesbury, & fur le conflit de deux rofes; mais ce font des antiquités qui paffent mes lectures: & mon

esprit est si divisé par l'inquiétude d'un côté, & l'idée divertissante de la conversion de Horne de l'autre, que je n'ai pas le loisir de m'occuper d'événemens éloignés. Lorsque Rose donna la premiere nouvelle de la désertion de Horne, j'eus la curiosité de savoir ce qui pouvait avoir poussé à bout son tempérament colérique. Il dit que le prince avait négligé les honneurs dont il avait revêtu Mme. Fitzherbert. Quel coquin, de faire sa cour au prince, de maniere à troubler la tranquillité du public, & passer ensuite du côté de l'administration, pour servir de vil instrument à une élection corrompue.

Il se donne des airs pour avoir gardé le silence sur l'affaire du jeune Crespigny, affaire dont il savait toutes les particularités. Je veux lui faire élever jusqu'aux cieux la clémence de mes gardes, qui permettent au peuple de marcher par les rues; ou bien ses désirs ne seront pas remplis, il n'aura aucune existence politique. Mais c'est assez parler de renégats patriotiques.

IXme. SOUVENIR.

Vendredi, 18.

Quel contraste, ce matin à la fontaine, entre le lord Bathurst, & le soldat qui découpait des papiers de montre! L'un m'invitant

à sa terre pour faire parade de son opulence, & pour avoir l'occasion de demander quelque emploi pour son fils; l'autre gagnant à peine une malheureuse subsistance, par un talent étranger à son premier état. Ils m'ont servi tous deux. Mais quelle différence dans leurs motifs? Quelle plus grande différence encore dans leurs récompenses! Les gens de loi appellaient le lord Bathurst, lord *Absque* par un jeu de mots sur le titre d'Apsley, signifiant qu'il était homme de loi sans savoir, & chancelier sans talens. Mais il était docile & accommodant, espece de mérite négatif très important dans ce tems-là. — Je veux voir sa maison & ses bois: ils furent autrefois fréquentés par le génie, & quoique le génie & moi ne soyons pas souvent en unisson, j'ai du plaisir à tracer ses pas.

Le vieux soldat avec ses papiers de montre me fait sentir que je suis homme; & quand Charlotte & les princesses envoyerent chercher des échantillons, j'eus des dispositions momentannées de générosité. Ce sont de dangéreuses dispositions dans un prince; je les réprime, me ressouvenant de l'élection générale, & de la nécessité d'épargner pour ma nombreuse famille. Dieu garde qu'un pareil objet se présente jamais à George!

Pitt dit qu'il faut fixer Apſley à l'amirauté. Je demandai s'il avait jamais été en mer? Non certainement, fut ſa réponſe, & que les affaires étant en général conduites par les principaux commis, il importait peu qu'il y eut été ou non. « Se conduit-on de même dans votre « département? » « Non, pas tout-à-fait. » « Lequel de vos emplois exercez-vous vous « même je vous prie? Celui de premier « commiſſaire de la tréſorerie, ou celui de « chancelier de l'échiquier? » Votre majeſté veut ſe divertir. « Vous vous ſouvenez, ſans « doute, que lorſque, Fox & North réunis « jetterent l'épouvante dans le gouvernement, « que Thurlow même ſentit les cheveux de ſa « perruque ſe hériſſer ſur ſa tête; je fus ſollicité « de me mettre entre le peuple & un cabinet « odieux, & qu'on ne pouvait ſouffrir la con- « tenance de Shelburne, de Jenkinſon ni de « Dundas. Votre majeſté n'exigea pas alors « que je connuſſe les devoirs des emplois que « j'allais remplir; & quand j'alléguai mon « ignorance, on me répondit, acceptez ſeu- « lement, & vous ſerez inſtruit & ſoutenu. « Nous n'avons beſoin que d'un rideau, ſans « taches apparentes, entre nous & un peuple « irrité; & les perſonnes dont les mains ſont « ſouillées des plus grands crimes de la défunte

« adminiſtration, déferteront leurs principes,
« dirigeront vos pas, & accompliront en
« ſecret les projets que nous n'oſons avouer.
« Sur ces aſſurances je conſentis à braver le
« ridicule & l'étonnement de la nation. Si mes
« ſupports ſont retirés, je leverai le rideau,
« mais j'ai beſoin de tous les émolumens de
« mes emplois pour cimenter ma fortune. »

Ce diſcours m'impoſa ſilence. Mais le terme de l'inſolence de ce jeune homme ne ſera pas de longue durée! Une hypocriſie ſi conſommée & à un tel âge, eſt preſque incroyable. J'étais accoutumé à regarder Shelburne comme le grand maître de cet art. Chaque muſcle de Shelburne (je devrais dire Landſdowne) eſt trompeur. Mais en lui, l'hypocriſie eſt l'effet de la nature, & non du principe; car plutôt que de ne pas en impoſer, il ſe ſervirait de ſa main droite pour tromper ſa gauche. Pitt au contraire, eſt pouſſé par une perfidie déclarée, qui n'a qu'un objet en vue, & cet objet, c'eſt ſon intérêt.

Je l'ai tenté par des avantages ſupérieurs à ceux de ſa ſituation préſente; mais il vit le piége, & refuſa l'amorce. Il a fixé ſon ſot de frere à l'amirauté, pour ſubvenir à ſes beſoins, & ſe procurer dans le cabinet une voix contre le chancelier qui y préſide en mon abſence.

Il eſt encore douteux comment Thurlow prendra la choſe, mais cela eſt peu important; car quoiqu'il ſoit très utile dans les harangues meſquines des ſeigneurs, il n'a d'influence que ſur la femme & les filles du vieux Stafford, auxquelles il enſeigne à lire la poéſie, par eſprit de léſine. Lady Stafford eſt une grondeuſe politique, ma pauvre mere en a fait l'expérience, & le vieux lord que ſa femme mene par le nez n'a que peu de crédit. Cependant je ne voudrais pas le déſobliger en faveur de Pitt, dont le pouvoir commence à devenir formidable; & qui me vole adroitement beaucoup plus que Fox ne m'eut pris de force.

Charlotte obſerve avec juſteſſe que la famille de Chatham ſera toujours à charge à la paroiſſe, elle veut dire au public. Le fameux Pitt comme la canaille l'appelle, fut toujours un gueux penſionné; d'abord de la ducheſſe de Marlboroug dans l'intérêt des Tories; & enſuite du gouvernement dans les différentes meſures qu'il adopta. Le pauvre Pynſent fit mourir ſa famille de faim, *pour laiſſer ſon bien à un impoſteur*. Hollis fit un teſtament pareil, mais rencontrant Chatham à Lyme, il s'écria, — il eſt creux, bruyant, vide, vain, & peu ſincere! Je déchirerai mon teſtament, & laiſſerai mon bien à un homme qui ne fait pas de proteſtations

au public. Il tint parole, & Brand Hollis fut mis en prifon, pour un crime que fon bienfaiteur avait en horreur plus qu'aucun autre.

Je hais ces patriotes! Je fuis étonné de la crédulité du public, qui fe laiffe éternellement duper par eux. Pulteney leva le mafque quand il eut acquis une fortune de prince : — la famille de Chatham le garde, parce qu'une fortune de prince ne la fatisfait pas. Charlotte ordonnant des corps neufs aux vieux fourreaux des enfans, murmure de ce que Dundas a fait entrevoir : que Pitt s'eft affuré à lui-même & à fes plus proches parens, une fortune de plus de foixante mille livres fterling de rente!

Xme. SOUVENIR.

Samedi, 29.

Ah! ah! ah! j'ai engagé un dandin dont l'ambition égale la fottife, à former le projet ridicule & infructueux de faire changer de place à une maifon de bois. S'il réuffit, il y perdra, car j'ai fait un bon marché, mais il fe rendra célébre. Que ceci paraîtra fuperbe dans les gazettes étrangéres! « Le Roi d'Angleterre « étant à Chelthenham, a ordonné qu'on « tranfportât une des maifons de la ville, dans « le parc près du lieu de fa réfidence, pour

« la réception de son fils le duc d'York. On « appliqua sur-le-champ des machines, & la « maison fut enlevée comme par enchan- « tement. »

J'aime la célébrité, mais je n'en puis obtenir ! Les étrangers n'ajoutent foi qu'aux libelles & aux papiers de l'opposition : jamais à ceux de mes ministres. La meilleure opinion qu'on ait de moi, est que je suis un bon homme, pauvre d'esprit, d'une mémoire avide & sans choix, d'une volubilité de langue éternelle, & prétendant à la littérature & aux arts, en paroles seulement. J'ai fait de vigoureux efforts pour inspirer d'autres sentimens. Quand Hershell découvrit une nouvelle planete, je le pris sous ma protection, à condition que cette planete porterait mon nom. Toute l'Europe cria à l'absurdité, & aucun astronome étranger, ou Anglais, l'astronome royal d'Angleterre excepté, n'a voulu l'appeller *Georgium sidus*. Je donnai ordre à Banks de préparer des papiers à la société royale pour lui assurer cette appellation, & d'enrichir sur l'importance de la découverte, *comme une compensation équivalente à la perte de l'Amérique*. Banks fit tous ses efforts, & déclara qu'il serait impossible de rien faire de la société tant que les vieux membres indépendans, ayant com-

merce avec Franklin, ſubſiſteraient, & ne ſoyent remplacés par des ſeigneurs qui rendraient la ſociété l'inſtrument de ma volonté. Ce Banks eſt un ſingulier animal! avec la démarche & la phiſionomie d'un ſauvage, avec une fortune au-deſſus des événemens, avec l'amour des ſciences pour s'occuper, il n'eſt qu'un ſervile courtiſan. Eſpion ſur le peuple philoſophique il m'a mis à même, ſans être apperçu, de diriger mon influence ſur des génies impertinens & novateurs; & j'ai par ſon moyen facilité des négociations étrangeres, & gratifié la vengeance de certains deſpotes Allemans ſur des gens de lettres qui s'étaient réfugiés en Angleterre. Pitt voulait ſa place pour le lord Mahon, avant que Mahon l'eut déſobligé, en oppoſant le plan de Gale l'Américain, adopté par Pitt, pour payer la dette nationale. Pitt fut juſtement irrité que Mahon ne lui eut pas communiqué ſes idées, qu'il aurait certainement préférées à celle d'un étranger, & ſur une matiere qui lui eſt parfaitement intelligible, il aurait pu procéder avec plus de confiance ſous la direction d'un parent. « Non dit Mahon, je ne veux pas « travailler pour une perſonne qui recevra « tout l'honneur & le profit. Vous employez « une douzaine de pauvres diables à raſſembler

« les matériaux d'une harangue, & vous en
« laiſſez la moitié dans la miſere, tandis que
« vous roulez ſur l'or & ſur l'argent, & qu'un
« parlement vénal vous ſalue & vous encenſe
« comme un jeune homme d'un ſavoir étonnant.
« *Je ne vous prêterai pas ma cervelle*; elle
« paraîtra dans l'oppoſition, & ſera reconnue
« m'appartenir. » Ainſi ſe querellerent les freres, & Mahon ne ſaurait être préſident de la ſociété royale.

Le lord Kenmore m'a fait ſa cour ici; il ne peut me la faire à St. Jacques, étant catholique. Les papiſtes ont preſque perdu tout l'eſpoir qu'ils fondaient ſur les Stuarts. Kenmore m'a invité d'une maniere preſſante à l'aller voir à Killarney. Ce ſerait une avanture que de paſſer en Irlande pour y rendre viſite à un catholique. Quelle combuſtion cela occaſionnerait dans Dublin, où le gouvernement eſt un ſyſtême de négoce qui ferait honte à Duke's-place. Je prendrais plaiſir à ſurprendre les coquins! Au commencement de la guerre d'Amérique, je fus à l'exibition des ouvrages en cire de Mme. Wright. La vieille ſorciere, (une furieuſe Américaine) vint à moi ſaiſiſſant un des boutons de mon habit. — « Que n'allez vous en Amé-
« rique vous-même, dit-elle, au lieu d'ajouter
« foi aux menſonges de vos gouverneurs? »

« Voici

« Voici la premiere invitation M[me.] Wright. — » Je voudrais l'avoir acceptée malgré l'impertinence du message ! J'irai en Irlande. Je veux voir tous mes états d'Europe, avant de mourir, & peut-être apprendai-je, *trop tard*, que rien au monde n'est plus aisé que de faire cesser le murmure, & de les rendre florissans & heureux.

Tandis que j'exprime un sentiment louable, ou que je forme d'admirables résolutions, les papiers surviennent pour les anéantir. L'entrée des matelots à Westminster a produit du tumulte, je me réjouis d'être éloigné. Je hais le tumulte. Car quoique les gardes soient fideles, & ennemis du peuple, un torrent impétueux pourrait les renverser & m'engloutir. Les soldats & les juges de paix de Westminster, il faut l'espérer, termineront l'affaire.

X I[me.] SOUVENIR.

Dimanche, 20.

Les incidens à la fontaine manquent de nouveauté. Le peuple vient en foule à l'église, mais paraît très satisfait de nous voir. Après l'église j'ai employé mon tems à visiter les gens dans leurs appartemens, à la maniere de l'empereur. Charlotte, a une grande vénération

pour l'empereur d'Allemagne, mais elle n'a pu de long-tems se reconcilier avec ses visites familieres; pour moi, je les aime beaucoup, comme employant mon tems; & Dieu sait que j'ai du tems de reste depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit! Il faut que je sois ici, un peu plus sur mes gardes qu'à Windsor, dont, si j'avais continué mes familiarités, j'aurais dépeuplé le voisinage. On fermait les portes, on les barricadait même dès que je paraissais; ou bien un valet du haut d'un grenier criait à pleine tête qu'il n'y avait personne au logis. J'ai relancé des familles hors de leurs cabinets, de leurs caves, & de leurs galetats quand elles n'étaient pas disposées à jaser un peu avec moi: & l'affaire de la ratiere a causé de l'inquiétude. Je m'arrêtai un jour à la porte de la veuve d'un officier, dans l'intention de m'informer de sa situation. Quand j'entrai je ne vis personne: cherchant dans la cuisine, & en examinant le contenu, je trouvai une petite machine à laquelle était attaché un morceau de fromage. — J'y touchai du doigt, & la machine me pinça si horriblement, que je poussai les hauts cris. Un domestique vint, la veuve sortit de sa cachette, & mit mon doigt en liberté, me faisant mille excuses. Je maudis l'accident, mais je ne pus m'em-

pêcher de rire lorſqu'on m'eut dit que j'avais été pris dans une ratiere. Après l'avoir examinée avec une attention ſcrupuleuſe, (ce que je fais toujours pour tuer le tems) j'en compris la conſtruction, & la tendis de nouveau, dans l'intention de ne repaſſer que lorſque je croirais que quelque rat aurait été auſſi malheureux que moi. Je racontai l'hiſtoire à Charlotte; & recommençai mes viſites, ſongeant à la ratiere de la veuve. Mais quoique Charlotte ne ſoit pas jalouſe, elle eſt prudente. Je ſuis ſans galanterie, & n'ai pas l'art de m'inſinuer, ma volubilité n'eſt pas ce qui gagne les femmes. Cependant Charlotte penſe que je ne devrais pas m'occuper *de la ratiere d'une veuve.*

Miſéricorde! les papiers ſont pleins de ſuicides, & j'en vois la liſte un dimanche après que les prieres & les ſermons ont oppreſſé mes eſprits. Say-&-Seele! Il n'eſt pas ordinaire à des lords de partir pour l'autre monde de cette maniere. Heſſe, je le crois, ne pouvait arranger ſes comptes autrement. De tels événemens affecteront George; mais je ne puis dire qu'ils me touchent. Hallifax obſerva que cela venait du déclin de la religion, & de ce que l'infidélité commençait à prévaloir. Je penſerais au contraire que ſi les gens du

peuple croyaient fermement aux promesses de leur religion, ils s'expédiraient avec joie pour l'autre monde. Un roi n'a aucun motif de quitter celui-ci, & je ne suis pas en danger de commettre un suicide.

XIIme. SOUVENIR.

Lundi, 21.

Je fais lever les gens de bonne heure ici. Ils m'ont suivi si rapidement à la fontaine ce matin, que nous l'avons mise à sec. Ça ma paru si plaisant que j'ai donné le branle à un Hourrâ général qui s'est terminé par des éclats de rire. Hunt est devenu mon fidele compagnon. Personne ne connaît mieux le terrein, & il n'y a pas un fermier dans le pays avec lequel il n'ait eu quelque litige. Je vois bien qu'il est déteslé dans le voisinage ! mais il m'en donne l'information la plus détaillée ; & il me fait faire place, car pas un des gens du pays n'ose l'approcher de six toises.

Madame Jordan est arrivée. On vous annonce un comédien comme on ferait un prince; parce qu'il est nécessaire à l'amusement du peuple. De toutes les favorites du public, Mme. Jordan est la seule qui me plaise entiérement. Les papiers peuvent élever jusqu'au

ciel les Syddons, les Kemble, les Bruntons, mais leur mérite eſt mêlé de beaucoup d'affectation, & d'artifice. La petite Jordan eſt parfaitement tout ce que le poëte peut avoir imaginé, & c'eſt la ſeule actrice qui puiſſe me faire oublier que je ſuis à la comédie. Je veux la voir, & rire à cœur-joie. Le rire me fait plus de bien que les eaux. Cheſterfield était un ſot de n'en pas voir l'utilité, & ce qui eſt utile ne ſaurait être impoli.

Il a un peu bruiné pendant ma promenade à cheval, ce qui m'a fait penſer au furieux orage de grêle arrivé en France. Je demandai à Digby s'il croyait que nous euſſions jamais de pareilles tempêtes en Angleterre? Il me répondit ſeulement qu'il n'en avait jamais entendu parler. Il n'a pas la moindre idée de la philoſophie. Courtown parle de tout. Je ſerais bien aiſe d'avoir un phyſicien à ma ſuite; mais il ſerait peut-être penſif & taciturne. J'en parlerai à Banks. J'eſpere qu'il ne s'offrira pas lui-même.

La France eſt dans une ſituation critique. — J'étais bien aiſe de la voir haraſſée; mais je n'aime pas le langage de ſes remontrances. Cette maudite philoſophie, avec ſes droits naturels, ſon humanité & ſa raiſon, eſt la mortelle ennemie du pouvoir; & tous les princes ont un

intérêt commun à sa destruction. Je ne veux pas parler de la philosophie naturelle, dont les professeurs sont aussi dociles, & aussi souples que ceux de la religion. J'entends cet esprit de recherche sur le juste & l'injuste, sur les institutions & les devoirs; on l'appelle la haute philosophie : — elle est cultivée par les sectateurs de la morale ancienne, & l'on a beau les marquer du nom odieux d'athés, cela ne détruit pas leur crédit. Je suis surpris que le clergé ne puisse les forcer au silence. En Angleterre nous donnons deux millions sterling tous les ans à une troupe mercenaire pour défendre la religion, & c'est avec grande difficulté que nous pouvons en trouver un parmi la bande, d'assez hardi pour entrer en lice avec un déiste, quoique ce dernier ait les mains liées par les lois pénales. Si la réforme a lieu en France, ce sera sur un plan de liberté plus étendu qu'en Angleterre. Nous serons imitateurs, au lieu de donner l'exemple. L'Écosse, l'Irlande, l'Inde même voudront être émancipées, & je me verrai réduit à être le premier parmi mes égaux. *Mem.* De faire sentir à Rose que les louanges sur la résistance des Français, dans les papiers ministériels, ne me plaisent nullement.

XIIIme. SOUVENIR.

Mardi, 22.

J'ai été arrêté par une maiſon de bois. La Reine eſt indiſpoſée ; quand elle ne ſe porte pas bien, elle eſt ſuperſtitieuſe : & moi auſſi. Elle penſe que cette obſtruction à mon paſſage, eſt de mauvais augure, & craint quelque malheur, les gardes étant éloignés. Je n'ai que *l'apparence* d'être ſans gardes *ici*. Le régiment d'Harington eſt à portée, & ſuffit ſelon Amherſt, pour prévenir tout ce qui pourrait arriver. Je me promene ſeul aux environs de Windſor ; mais j'ai toujours des troupes à de petites diſtances. Cela me donne une apparence de confiance, au milieu des ſoupçons d'un deſpote.

J'avais oublié de dire à la Reine que lorſque je fus arrêté par la maiſon de bois, je ſautai un foſſé : encore un mauvais augure. Quand je l'eus franchi, je me mis à rire, — le peuple en fit autant. N'ayant pas ma lunette, je ne pus voir ce que ce ris ſignifiait. Charlotte dit que je ſuis encore vigoureux, mais que je commence à devenir épais. Quelques leçonsde pugilat, feraient un bon exercice ; mais George a fait mal parler de lui, en paraîſſant l'encourager & je ne dois pas tenter une choſe qui ne

ſied pas à George. Sheridan doit être adepté en cet art, autrement il n'auroit pas pris au collet un juge de paix de Weſtminſter, qui, en général, eſt un artiſan robuſte, & qui ſait faire le coup de poing.

Le duc de Beaufort eſt venu m'inviter d'aller à Badmington : pure cérémonie, car j'ai mortellement offenſé ce fier & bouillant Gallois. Il a plus d'orgueil que de bien, & ſouhaitait être mon grand écuyer : — mais ſon crédit parlementaire n'eſt rien en comparaiſon de celui de Northumberland, ou de Montagu. Les comtés & les villes du pays de Galles n'envoyent qu'un membre au parlement, & il n'a que quelques moitiés à ſa bienſéance.

La Reine aime les idées & les manieres de tous les Beaufort, elles ſont Celtiques ou Téutoniques, & analogues à celles de Meklinbourg.

X I Vme. SOUVENIR.

Mercredi, 23.

J'ai été occupé tout le jour à emballer, & à tout arranger pour l'excurſion de Glouceſtre. Si je ne prenais pas ſoin de la garde-robe de toute la famille, il n'y a pas de revenu qui put ſuffire à la dépenſe! Je demandai un jour à George s'il ſavait le nombre de ſes habits?

Il me dit que non, mais qu'il me le ferait favoir fi j'en avais befoin. Il ne s'appercevrait pas de la perte d'un diamant ou d'une perle; & fe laifferait dépouiller, fi je ne le mettais en bonnes mains. Les papiers fe font égayés fur mon compte, parce que j'examinai la jupe de la Reine un jour de gala, elle eft quelquefois couverte de diamans de la valeur de foixante mille livres fterling, & ceux de la famille fe montent à trois cens mille! George les laifferait traîner par la chambre, comme des cailloux. Je ne faurais dormir qu'il ne foient fous le même toît que moi, & je trouverais à redire au plus petit article dans un inftant.

X Vme. SOUVENIR.

Jeudi, 24.

Ma premiere vifite à Glouceftre, fera mémorable, les rois ayant été depuis long-tems étrangers aux grandes villes de leur royaume. Je n'avais pas la moindre idée de leur apparence antique, au milieu des avantages & des améliorations modernes. La fujeffion, pour ne pas dire la prifon de la cour à Londres, à tout attiré à foi comme à un centre, & les habitans peftent contre les miniftres, s'ils n'y retiennent le parlement, les trois quarts de l'année.

La multitude des ſpectateurs à notre approche de Glouceſtre était incroyable, la Reine en fut alarmée, parce que c'était la premiere fois que j'étais réellement au pouvoir du peuple : le lord Harington n'ayant envoyé qu'une partie de ſon régiment dans les environs. Tout ſe paſſa aſſez bien : — plus on s'éloigne de Londres, plus la ſuperſtition du peuple augmente en fait de religion & de loiauté! Nous avions eu la prudence de marquer notre quartier général au palais de l'évêque; cela répand ſur notre voyage une odeur de ſainteté. Les enfans de l'évêque jonchant de fleurs l'entrée du palais à meſure que nous avancions, avait un air dramatique. Charlotte vit l'artifice, & le leur rendit par un baiſer. En examinant la cathédrale & la manufacture aux épingles, je ne pus m'empêcher de me reſſouvenir de la maniere comparative dont Jenkinſon ſe ſert pour évaluer de telles fabriques.

Jenkinſon, s'il pouvait oublier ſon intérêt perſonnel, ferait un grand politique. — Il déteſte les cathédrales & les corporations au fond du cœur, quoiqu'il les adore en apparence, & calcule de milles maniere comment leurs revenus pourraient exciter l'induſtrie & augmenter la population. En comparant la cathédrale de Glouceſtre avec la manufacture aux épingles, il

aurait établi leurs capitaux respectifs, les revenus de l'église vingt fois, peut-être cent fois plus considérables que ceux de la manufacture, celle-ci fournit aux besoins de plusieurs familles industrieuses ; la premiere, un nid de frêlons utiles à l'administration une fois en sept ans seulement. Je ne saurais adopter ces sentimens. Je me souviens de l'opinion de Jacques : point d'évêque, point de roi. Cependant en examinant les vieilles cathédrales & les vieux châteaux, je ne saurais m'empêcher de mesurer en idée, le terrein qu'ils occupent, & de calculer les différens avantages qu'on en pourrait retirer. Mais dans un pays où un tiers des terres est inculte, on peut laisser subsister de vieilles cathédrales & de vieux châteaux.

XVIme. SOUVENIR.

Vendredi, 25.

L'infirmerie & la prison de Gloucestre sont les premiers bâtimens de cette espece que j'aie jamais visités ; & les infirmeries & les prisons, à mon avis, sont analogues. Les unes sont des endroits ou l'on éleve de jeunes chirurgiens, exercés à des actes de cruauté comme des limiers : les autres des lieux où une misere infructueuse retient ceux qui ne peuvent graisser la patte

à des magiſtrats, des huiſſiers ou à des chaſſe-coquins.

Howard s'eſt frayé un chemin à l'immortalité, en ſuggérant des lieux plus commodes pour ces malheureux. Les tenanciers du pays ſouffrent de la profuſion des matériaux employés à bâtir des priſons. D'énormes impôts tiendront le peuple dans l'humilité. Hunt & le chevalier Paul élevent des monumens à leur mémoire. Ce que nous devons faire à préſent, c'eſt de purger les offices les plus bas de la juſtice, de la vermine dégoutante qui les infeſte, & lorſque le criminel ſera diſtingué de l'innocent, la punition doit être ſévere & exemplaire. Howard a emprunté de la baſtille, & des autres priſons des états deſpotiques, ſes idées ſur la ſolitude. — Et elle ſe terminera ici comme ailleurs, les miſerables deviendront fous. Glouceſtre a ſuggéré pluſieurs nouveaux plans. Celui des écoles le dimanche, a été trouvé par un imprimeur de cette ville, j'ai eu la curioſité de le voir. C'eſt encore une de ces idées populaires *qu'il faut que je paraiſſe approuver*, quoique à bien des égards on puiſſe y trouver à redire, comme Jenkinſon me le fit apperçevoir dès le commencement. Le ſavoir & la diſcipline des écoles, *empêchent les enfans d'être propres au travail*, leur donne des habitudes

de molleſſe, & des vues d'ambition. On empiéte ſur la claſſe des laboureurs, pour fournir aux métiers & aux manufactures, des bras dont ils n'ont pas beſoin; car les enfans des villes où il y a des manufactures, ſuffiſent pour les faire aller. C'eſt pour cette raiſon que ceux-ci, les éleves des écoles de paroiſſes, & les enfans trouvés de Londres, paſſent dans la claſſe des voleurs & des filoux. Des écoles le dimanche ſeraient des priſons intollérables pour les enfans qui ſont occupés toute la ſemaine. Dans d'autres endroits elles diminuent la claſſe des manœuvres, recrutée par de petits vagabonds toujours expoſés aux injures du tems, & faits à la fatigue.

Je n'ai pas un moment de repos depuis cette élection de Weſtminſter. Que n'ai-je remis les rênes du gouvernement entre les mains de Fox, au lieu de me les être laiſſé dérober par Pitt, Thurlow, & Dundas!

Macnamara a été aſſaſſiné! Voilà ce que c'eſt que d'introduire les matelots. Les ſoldats accompagnés de deux ou trois juges de paix de profeſſion ſe feraient bien mieux conduits. Qui eſt *Macnamara*? Un joueur Irlandais qui a acquis une exiſtence honnête en épouſant la fille du vieux Jones, l'avare de Lincoln'sinn. Quel partiſan pour une adminiſtration *vertueuſe*! Stakpole

raconte une hiſtoire qui, ſi elle eſt appliquable au moindre ſujet du parti de l'oppoſition, fournirait à Horne Tooke aſſez de matiere pour une brochure, & des paragraphes ſans nombre aux papiers miniſtériels. J'eſpere que l'animal mourra de ſes bleſſures; parce que *des funérailles ſanglantes* feraient un bon effet, & que cet événement tragique fournirait des ſujets à nos ſtupides écrivains, qui n'ont pas l'eſprit d'en inventer.

J'ai de la peine à croire que la vieille ducheſſe de Beauford, dont l'orgueil va juſqu'à la folie, *au ſein d'une douleur de parade*, voulut permettre à ſa fille d'intriguer contre Townshend. Rutland était abruti à un tel point, qu'il eſt impoſſible qu'une femme puiſſe le regretter. — Queensbury dit, & il ſait toutes les bagatelles des familles de qualité, que tout ce que Rutlan a jamais fait de décent, de bien, & de paſſable en apparence, lui a été dicté par Jacques Towenshend, qui faiſait ſes harangues, écrivait ſes lettres, & était le *Ciciſbeo* de la ducheſſe. Mais elle eſt inſenſible, & n'a jamais fait d'impreſſion durable. Un jour, entre deux vins, il prit quelques libertés avec elle dans ſon carroſſe, il s'enſuivit une rupture, que le duc ne reſſentit pas. Je ne ſuis pas ſurpris qu'elle voulut ſe venger de

Towenshend ; mais Charlotte dit *que ce n'eſt pas pour l'avanture du carroſſe.*

Quel contraſte entre cette froide poupée, & la ducheſſe de Devonshire ! Animée par l'intelligence & la bonté ; l'amie du mérite ſous telle forme qu'il ſe trouve. La politique qui l'éloigne de la cour me fait peine. Charlotte ne l'aime pas, elle s'attire trop d'attention, & l'attention avec elle devient attachement. Que de fermeté dans ſon amitié pour Fox, & avec quelle juſtice ! Mais il fait trembler mon génie, anéantit la majeſté par ſes réſolutions fermes & rapides ! Je ne veux plus penſer à lui, quoique je ſois ſuffiſamment dégoûté du libertin fanfaron agent de ma conſcience, & de la chicane hypocrite de Jenkinſon, de Pitt, & de Dundas !

XVIIme. SOUVENIR.

Samedi, 26.

J'ai été ſouvent invité à dîner, & ces invitations ne m'auraient pas cauſé d'embarras, ſans l'attachement que la Reine a pour l'étiquette. Chez le lord Coventry les terres & le parc cauſent cette eſpece de ſenſation tumultueuſe que j'aime. Mais les montagnes attirent ici des giboulées, qui ne portent pas plus de reſpect à la royauté qu'à la canaille.

J'eus un moment de converſation avec Coventry, ſur l'affection paternelle. Il me tint le langage d'un homme parfaitement converti par une marâtre. Si George était réduit à la condition de Deerhurſt, je ſerais obligé de le recevoir à bras ouverts, ou la nation deviendrait folle. De quoi Coventry peut-il avoir beſoin ? Il loue les miniſtres, il approuve leurs meſures, il ſouhaite qu'ils ſe ſervent ſouvent de lui, pour leur rendre témoignage dans la chambre-haute.

Queensbury & Aylsbury ſont arrivés, je me ſuis un peu diverti à leurs dépens. J'ai prié le vieux Damoiſeau d'avoir pitié des fillettes du comté de Glouceſtre qui ſe laiſſeraient prendre aux charmes de ſa perſonne, & à ſes belles manieres. J'ai vu Eliſabeth parcourir ſa figure, avec une curioſité ſatyrique. Charlotte ne me pardonnerait jamais, ſi je demandais à la princeſſe ce qu'elle penſe de lui. C'eſt un vieux papillon délâbré, qui, s'il était reduit à faire uſage de ſes talens, gagnerait à peine ſa vie en qualité de garçon tailleur. Mais il a un rang, du bien, & du crédit au parlement ici & en Écoſſe, & il tient toujours le parti de la cour & des miniſtres.

Aylsbury, au corps maigre & étique, ferait bien de venir ici immédiatement après le premier mois de ſon mariage. Il a cru qu'il y avait du

du danger de permettre à sa femme de briguer à Westminster, après avoir mis ses passions à flot. Mais les jolis hommes sont tous de l'autre côté : & nous déclamons ici sur la chasteté & la vertu. Je ne saurais trouver de bonnes raisons pourquoi un homme aussi sain & aussi jeune que Pitt a de l'aversion pour les femmes. Brigide Tollemache dit que tous les sucs, chez lui, sont vers la tête & les poumons. Sa mere aurait pu s'arranger avec Pulteney, au premier éclat de la fortune de son fils ; mais la fille ne le pouvait souffrir, elle a du feu. *Mem* : de demander à Pulteney pourquoi elle a été élevée dans un couvent, & par quelle raison on lui a rasé la couronne de la tête.

Aylsbury sera malheureux, ne fut-ce que pour avoir des meubles dans sa chambre. Un formaliste ne devrait pas se marier. Aylsbury n'avait dans sa chambre à coucher qu'un lit, & une petite toilette. Il se déshabillait sur le plancher, ne voulant pas de chaise qui put recevoir la poussiere & engendrer des puces. Quelle révolution sa femme occasionnera dans ses coutumes !

Les fainéans de ce pays-ci méditent de jouer la comédie, ils ont raison de donner à leur cotterie le nom de fainéantise. Il est surprenant que Richmond, l'avare Richmond se soit mis

à la tête d'amusemens si dispendieux. J'ai eu envie de jouer un rôle, mais Charlotte s'y est opposée, & je n'en ai pu trouver un à ma fantaisie. J'ai cru la Syddons un bon modele, impérieuse, masculine & royale; elle m'a lu plusieurs pieces, mais mes organes ayant trop de rapidité, le sujet tomba.

XVIIIme. SOUVENIR.

Dimanche, 27.

J'ai joué aujourd'hui dans une farce religieuse, oui, dit Charlotte, c'est là que vous brillez! Je marmotte les réponses, & vous fais un beau bruit pendant le service, ce qui fait un admirable effet. La corporation de Gloucestre venant à ma rencontre avait une apparence grotesque. Le duc de Norfolk à côté d'un chandelier! Augusta dit, qu'il avait l'air un peu honteux. Quel caractere, quelle situation! Le premier duc du royaume, venant d'émanciper sa famille des entraves d'une superstition désavantageuse, sans enfans, le patron du génie par-tout où il se trouve, l'ami de la vertu sans avoir égard aux apparences. S'il connaissait ses forces, il pourrait proposer ses conditions à St. Jacques.

Le service divin s'est exécuté avec magnificence. Si le clergé savait son métier, nous

n'aurions point de non-conformiſtes, ni de méthodiſtes, & l'adminiſtration aurait en lui un allié puiſſant. Aſſis ſur le trône épiſcopal, j'eus des ſouvenirs, & des ſenſations aſſez drôles. Hallifax me l'a cédé, ſans doute à cauſe de ma qualité de chef de l'égliſe. Je ne pus m'empêcher de penſer aux différens caracteres qui l'avaient rempli, par la ſucceſſion des promotions eccléſiaſtiques, & aux machinations qui ont été formées deſſus. Parmi les ombres qui paſſerent devant moi, Warburton me parut le plus formidable : brutal, ſans principes, il ſe ſervit de ſon crédit pour l'intérêt de la hiérarchie, comme il l'eut fait pour le diable, s'il en eut eſpéré des récompenſes ou de l'avancement. Tuker, d'un caractere ſemblable, mais plus faible, ſe fourvoya de bonne heure. Il a cru pouvoir aſſervir le commerce aux vues de l'égliſe, comme Warburton y avait aſſervi la poëſie. C'en eſt preſque fait de lui; & ſon doyenné pourra être utile au tems de l'élection générale.

Lundi, 28.

Ne vaut pas la peine de s'en ſouvenir, Charlotte n'étant pas d'avis que j'aille à une foire, faire parade de mes connaiſſances en qualité de fermier, & acheter un cheval à un prix exhorbitant.

XIXme. SOUVENIR.

Mardi 29, & Mercredi 30.

J'avais intention de diſtinguer ce jour, par une viſite à George Selwin, bel eſprit de profeſſion, & à qui j'avais envie de donner un défi. Les princeſſes me l'ayant entendu dire, ſe mirent à rire, & la reine dit qu'elle eſpérait que je ne l'écrirais pas. J'ai reçu une invitation de Briſtol. J'ai répondu que je ne me portais pas aſſez bien pour manger de la tortue. Briſtol eſt une ville riche, mais groſſiere & pleine de non-conformiſtes. A propos, — je n'ai pas de meſſage de Birmingham, capitale des ſectaires. On y contrefait les religions comme la monnaie. Prieſtley fait revivre le ſocinianiſme, & donne pour des nouveautés, les lambeaux d'une héréſie oubliée. Il va juſqu'aux confins de l'infidélité, & ne s'arrête qu'où ſon intérêt lui défend la licence, & l'homme qui, par ſes talens n'a pu prévenir les malheurs politiques de Landsdowne, ſe fait un revenu conſidérable de la crédulité des honnêtes gens de Birmingham.

Mercredi au ſoir j'allai pour la premiere fois à un théâtre de campagne; mais Charlotte veut qu'il ſoit royal, puiſqu'il a été honoré de la préſence de ma perſonne ſacrée. Elle s'imagine que nous avons réellement quelque choſe de

facré. Si je confacrais une églife, elle en re-cevrait un avantage fingulier. Je préfume qu'on m'invitera d'aller à Birmingham. — Ne puis-je faire d'un conventicle ce que j'ai fait d'un théâtre, & par des lettres de confécration, le rendre propre à me recevoir? Le roi de Pruffe à fon avénement, vifita les églifes des principales fectes de Berlin! Ici le clergé ne pourrait pas même en fouffrir la propofition; & fi je le défobligeais, Charles Fox deviendrait bigot, & je verrais la chambre des communes remplie de patriotes implacables.

Plufieurs des confidens de Pitt font non-conformiftes, & cependant Pitt eft *Tory dans le cœur*. Wilberforce, Beaufoy, & les Thortons ont fucé le venin des mécontens : mais ce font des renégats, qui, couverts d'une efpece d'opprobre, à caufe de leurs premieres liaifons, font hors d'état de nuire.

Il eft digne de remarque, que la fortune de ces gens-là vienne de la contrebande, & qu'ils aient été les premiers à fuggérer à Pitt des mefures contre les contrebandiers. On m'a affuré qu'un vieux pécheur appartenant à une de ces familles, qui dans la fameufe fociété formée entre Hull, Liverpool, & Clapham, a gagné des fommes prodigieufes à faire la contrebande du tabac, donne quinze cens

ou deux mille livres Sterling par an pour racheter ſon ame des griffes du diable. Cet argent ne devrait-il pas aller à la tréſorerie au lieu d'en faire des charités ! Car en l'employant de cette façon, il ne ſaurait faire reſtitution, & il ira au diable auſſi certainement que s'il ne donnait pas un chelin. Dundas m'arrangerait bien ce drôle-là s'il pouvait être cité au bureau du contrôle, & dirigerait ſon ame dans le droit chemin. Si Dundas avoit la moindre équité dans la diſtribution du fruit de ſes manœuvres, il ferait le meilleur miniſtre de la grande Bretagne. Il s'aſſure de la priſe, & ne laiſſe pas la moindre trace des moyens dont il s'eſt ſervi pour l'obtenir.

Jeudi, 31.

Le lord Oxford, m'invite à Hereford. — La Reine me fait ſouvenir de l'impôt ſur le cidre.

XXme. SOUVENIR.

Vendredi, premier Août.

C'eſt aujourd'hui le jour de l'anniverſaire de l'avénement de notre famille au trône d'Angleterre, événement célébré pendant quelque têms avec enthouſiaſme par les amis de la liberté; mais en ſe familiariſant avec ce bonheur,

l'enthouſiaſme s'eſt évaporé. Les Stuarts ont été mal conſeillés : — le pouvoir réel de la couronne n'a jamais été porté ſi loin qu'au moment préſent, mais il n'a rien de préſomptueux, ni de tirannique, il marche toujours ſous le maſque, & ſape les droits du peuple à la ſourdine. La chambre-haute ſera bientôt auſſi nombreuſe que celle des communes ; l'aciſe ſera univerſelle ; — l'armée ſera chargée de la police, & les impôts ſeront perçus par *des fermiers généraux*. Pitt a fait de grands progrès pour parvenir à ces fins, & cela, ſans donner d'alarme, car il n'y a que le peuple qui ſouffre. Un monopole injuſte, mais preſſant a été pour Fox une pierre d'achoppement, & le danger de la compagnie des indes a mis la puce à l'oreille à tous les coquins incorporés du royaume. Nous eumes l'adreſſe d'appeller cela patriotiſme ; & Fox fut perdu. L'anéantiſſement de toutes les chartes du royaume *ſerait un bonheur ineſtimable pour la nation*. Le miniſtre qui étend l'aciſe ſur le moindre village, ſous un prétexte quelconque, mériterait d'être mis en pieces par les habitans.

Nous avons tari la pompe en l'honneur du jour, « & la bande jouant le jouvenceau eſt « en vie, » je n'ai pu m'empêcher de faire quelques cabrioles devant lady Marie B —y, & de

m'écrier, le jouvenceau eſt en vie; & je ne ſuis pas encore preſſé de mourir. Lady Marie eſt prude & ſententieuſe ſur la muſique. J'aime les vieux airs aiſés à comprendre, & le bruit des chœurs d'Handel. La commémoration d'Handel ſera avantageuſe. Jenkinſon a appris du duc de Northumberland à allier la charité avec l'intérêt; ce duc préſidait aux hôpitaux, & encourageait les ſouſcriptions, par-tout où il avait beſoin de voix: & Jenkinſon d'un fond de muſique, trouvera moyen d'en faire un inſtrument d'influence. On a parlé d'un fond littéraire, & le comité du conſeil privé s'eſt enquis de ſa deſtination. Il faut avoir grand ſoin d'empêcher l'indépendance des gens de lettres, & ſi le plan eſt adopté, il le faut faire rédiger *ſelon nos vues, par le clergé.* Prettyman conſeille d'y joindre l'idée d'augmenter les appointemens des pauvres vicaires, ce qui effaroucherait les ſouſcripteurs, ou nous en aſſurerait la manutention. *Mem.* D'apporter la plus grande attention à cette affaire, comme étant de la derniere importance. Si l'influence & le pouvoir admettaient la liberté de la preſſe, peu de mois ſuffiraient pour modifier le gouvernement.

Le duc d'York a amené Bunbury avec lui. — Mon viſage ne vaut rien pour la caricature;

& Frédéric doit en avertir Bunbury. George rit de m'entendre appeller Frédéric, *l'espoir de la famille.* Je ne veux parler que de sa prudence. Je sais parfaitement que George vaut lui seul toutes les maisons d'Hanovre & de Meklenbourg, par ses talens, & ses dispositions. Mais je crains sa popularité, & je dois faire en sorte que ses imprudences de jeune homme ne soient vues du peuple qu'à travers un télescope. Frédéric sous le voile de la prudence & de l'économie, couvre une petite ame, destituée de connaissances & de bonnes qualités. Si Frédéric était roi, Landsdowne ministre, Pitt chancelier de l'échiquier, Wesley archevêque, Wescott & Eden secrétaires d'état, le gouvernement jouirait d'une armonie complette, & égalerait celui de Cromwell en hypocrisie.

Samedi 2, dimanche 3, n'ont produit aucun événement digne de remarque. Lundi 4, assomant par le présentiment du sort de l'élection de Westminster.

XXIme. SOUVENIR.

Mardi, 5.

Terrible alarme! Le monde lunatique en deuil pour la déconfiture de Hood. La Reine

a jetté les hauts cris, ses enfans étant dispersés sur la terre & sur les mers, & ne donnant pas de grandes espérances. Ils ont été horriblement élevés, aussi nous en récompensent-ils comme nous le méritons. Les jeunes rejettons n'eurent pas plutôt mis le pied en Allemagne, qu'ils se montrerent au naturel : ils ont mis bas toute contrainte; point d'étude, ils tâchent d'égaler le *matelot* en crapule, en licence, & en despotisme. Pitt s'est trouvé mal en apprenant l'issue de l'élection de Westminster. On n'aurait pas dû introduire les matelots. Fox est le favori du peuple, on a donné un prétexte plausible à des actes de violence & au tumulte. Il faudra que Horne Tooke, & nos papiers crient au voleur les premiers. Mais les artifices de Bow-Street & de St.-Giles ont été sans effet : la maniere d'assembler les matelots était digne d'un écolier. — On aurait dû faire naître une occasion favorable d'introduire les gardes. — Ce ne sont que *des citoyens armés*, & avec un peu d'adresse ils peuvent effrayer, estropier, & assassiner des gens sans armes, toutes les fois que les desseins du gouvernement sont en danger de ne pas réussir.

Malgré l'impression de cette défaite, il faut que je visite Worcestre. Hurd a un palais superbe à Hartlebury au centre de son diocèse,

avec des pouvoirs & des priviléges dont je ne jouis pas à Windsor. Et comment a-t-il mérité cette récompense ? est-ce pour son goût & son savoir classique ? On dit qu'il a du mérite de ce côté-là, quoique tout le monde n'en convienne pas. Est-ce la récompense de ses écrits théologiques qui ne sont supportables que par une plausibilité circonspecte, & par un style poli & étudié ? Est-ce la récompense d'avoir élevé mon fils, le soutien de mes vieux ans & l'espoir de mes royaumes ? Si l'on rendait justice à son mérite, un cachot à Newgate serait sa résidence, au lieu d'Hartlebury.

Il vaudrait mieux, dit-on, qu'une ville périsse, qu'un geux ne s'enrichisse. Il a montré ici le pouvoir, & les inclinations d'un tyran. Un village situé près d'une commune forme, un paysage romanesque, une agréable perspective pour le palais : les habitans par l'introduction des manufactures, augmentant à vue d'œil, s'adresserent à Hurd, pour avoir la permission d'enclore, & de bâtir sur la commune, donnant pour raison, leur avantage, l'encouragement des manufactures, & le profit qu'il en reviendrait à l'évêché. Hurd répondit, « l'évêché ne recevra aucun avantage *de mon* « *tems*, quant aux manufactures, on ne les « encourage déjà que trop ; elles détruisent

« l'ordre & la ſubordination, rendent les gens
« inſolens, favoriſent l'indépendance : vous
« n'aurez pas un pouce de la commune. »
Cette réponſe eſt vraiment épiſcopale.

La ſituation de Worceſtre eſt charmante, les maiſons paraiſſent propres. Il faut que le pays ſoit bien peuplé, ou que les gens ſoient bien ſots, car la preſſe était ſi grande que nous eumes bien de la peine à entrer dans la ville.

XXIIme. SOUVENIR.

Mercredi, 6.

Les malheureux habitans n'ont pû repoſer la nuit paſſée, ayant oui-dire que je devais traverſer la ville entre cinq à ſix heures du matin.

J'ai demandé au maire — une drôle de figure ! — Combien il y avait qu'un roi n'était venu à Worceſtre ? Il me répondit qu'il ne ſavait rien de l'affaire, & me renvoya au docteur Nash, antiquaire eccléſiaſtique. Hunt, à Cheltenham, m'en avait parlé comme du beau-frere *de Martin l'étourneau*; & m'avait donné à entendre que la langue de Martin pouvait être réglée par un ſigne de Nash, dans la cathédrale de Worceſtre. — Avis à Thurlow. Mais ce Thurlow eſt ſi ours ! Quel déjeûné pour

une baleine, si lui, Stafford & son *aimable* épouse, le métropolitain & sa femme, se fussent noyés dans leur excursion par mer à Scarboroug! Je remplis leurs places en imagination, dès que j'en conçus la possiblité.

J'eus des serremens de cœur violens, en apprenant que Jacques II était le dernier monarque qui ait visité Worcestre. Les Henri & les Edouard étaient familiers aux endroits principaux du royaume, & ils honoraient cette ville-ci de leur présence, à toutes les fêtes solemnelles. Mais l'événement le plus remarquable & le plus mélancolique arrivé en cepays, c'est la défaite de Charles II. — Pitt & Jenkinson associent toujours Olivier Cromwell à Fox. J'avoue que je ne saurais voir de ressemblance entr'eux.

J'ai reçu les adresses du clergé, & de la corporation. Je savais d'avance que l'un & l'autre étaient à ma dévotion. La ville de Worcestre s'est distinguée par sa promptitude à envoyer des adresses à la couronne en toute occasion. Au commencement de la guerre d'Amérique, & durant tous les efforts faits pour la continuer, cette ville a fait parade de sa servilité pour la cour. Quelle groupe de magistrats & d'échevins! La corporation supporte toujours un Nabab, ou une créature de l'ad-

miniſtration : pluſieurs de ceux qui compoſent le corps des magiſtrats, & des échevins ont été convaincus de corruption à différentes élections. Coventry qui en eſt greffier y a beaucoup d'influence; il m'eſt particuliérement dévoué, dans l'eſpérance que ma conduite envers George, pourra juſtifier ſa cruauté envers Deerhurſt. Mais George n'a pas encore de belle-mere, & la nation ne ſouffrirait pas qu'il fut réduit à la ſituation du pauvre Deerhurſt.

Jeudi, 7.

Je me ſuis rendu à l'endroit où s'eſt donné la bataille de Worceſtre, mais je n'ai pas eu le courage de l'examiner. J'avais envie de voir le chêne royal, mais on me dit qu'il y avait loin, que l'arbre était mort, & qu'il n'y avait qu'un rejetton en forme d'héritier préſomptif. — Les héritiers préſomptifs me déplaiſent.

Vendredi, 8.

J'ai reçu les corps de métiers, avec leurs enſeignes ridicules. J'aime le profit du commerce; mais je penſe comme Hurd, ſur les artiſans. J'ai viſité la manufacture de porcelaine : — cet endroit repréſente aſſez bien l'enfer. On me dit que ces feux violens engendrent des ſalamandres. Il faut que je conſulte Banks

ſur cela. L'homme qui me montra les ouvrages, mâche du tabac. — Charlotte dit qu'il ſent horriblement mauvais. Je trouve que de me mêler avec le peuple m'expoſe ſouvent à des circonſtances déſagréables. Dieu veuille que nous retournions ſains & ſaufs à Windſor! L'égliſe & le concert n'ont point de nouveauté pour moi, quoiqu'ils en puiſſent avoir pour les ſpectateurs. Je me laſſe bientôt d'un endroit.

Avant de quitter Worceſte, Courtown me donna à entendre qu'il ſerait à propos de donner quelques marques de ma prérogative : j'ai donné autant d'argent que l'économie de la Reine le permet. On s'informa d'un objet propre à recevoir les honneurs de la chevalerie : en pareille occaſion, je donne avec plaiſir, parce que les honneurs reçus chatouillent la vanité de celui qui les reçoit, & que les frais ordinaires ſont utiles aux gens de ma ſuite. Il ſe préſenta enfin, une figure plaiſante, mieux calculée pour un cimetiere que propre à recevoir des honneurs temporels : un coup de mon épée enchantée fit lever le chevalier Withers! Quel bonheur pour lui, s'il s'eſt relevé honnête homme!

XXIIme. SOUVENIR.

Je ſuis de retour à Cheltenham où on paraît fatigué de moi. Le chevalier Jacques Harris eſt à Londres ; & le prévôt d'Irlande eſt en chemin pour ſe rendre ici. Il faut que je faſſe entrer le chevalier Harris à la chambre-haute. Les lords ſeront bientôt auſſi ridicules que les chevaliers de Marguerite Nicholſon. La nation a été complétement dupée dans l'affaire de Hollande. Nous avons aidé le roi de Pruſſe à faire avaler aux Hollandais les priviléges du Stathouder, ſans faire attention à l'accuſation portée contre lui, de les avoir perdus par ſa conduite.

Hutchinſon cherche à ſe ſaiſir de la place de chancelier. C'eſt un vrai *requin Irlandais*, avide d'emplois & de penſions, & prêt à tout faire pour en obtenir. Mais il faut qu'un Anglais rempliſſe cette place. — Jenkinſon dit qu'il a l'autorité de Monteſquieu pour en exclure les nationaux. Nous avons été à la comédie à pied. Cela avait un air champêtre ; mais mes idées ne ſont jamais champêtres.

Dimanche 11, rien. Lundi 12, jour de la naiſſance de George. J'eus quelques penſées ſur l'amour paternel, mais je les écartai. On m'appelle le pere de mon peuple, — en quel ſens ?

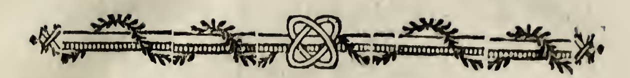
DERNIER SOUVENIR.

Le 13, 14, & 15, se sont passés en visites chez l'évêque de Salisbury, le chevalier Paul, & Martin l'Etourneau, près de Tewkesbury, gens d'un caractere très différent, suivant Hunt. Le premier fondu dans un moule puritain : son pere & sa mere étant rigides non-conformistes ; — mais les enfans ont mieux connu leurs intérêts : & l'évêque, en vrai renégat, s'est violemment opposé à ce qu'on accordât aucune indulgence aux amis de son pere. Cela prouve la sincérité de sa conversion ! Le chevalier Paul est un méchanique orgueilleux, & Martin se fait blanc de sa probité apparente. Jenkinson dit qu'il fournit un exemple à la chambre des communes, qui montre qu'il est possible d'y voter plutôt selon sa conscience que selon son jugement. Quand un artifice est à portée de sa conception, il est trop grossier pour passer, il n'y à pas de tems à perdre, il faut se désister : mais la constitution politique pourrait être mise en capilotade, avant que de pareils génies pussent s'en appercevoir. Je souhaiterais que nous eussions un plus grand nombre *de tels honnêtes gens* ! J'aime beaucoup les esquisses de Hunt, sur les caracteres du comté de Gloucestre.

Samedi, 16.

Je ſuis enfin de retour à Windſor. Mes ſouvenirs ſont ſuſpendus, juſqu'à une nouvelle excurſion.





APENDICE.

ALFRED, le plus grand roi dont l'Angleterre s'honore. Il monta ſur le trône en 871.

Auguſta, ſeconde fille du roi d'Angleterre.

Aylesbury, comte d' — chambellan de la Reine.

Banks, (le chevalier Joſeph) a fait le tour du monde avec le docteur Solander.

Baker, médecin du Roi.

Barret, peintre.

Barwell, un de ces gens appellés Nabobs, qui d'un état très obſcur, ſont parvenus dans l'Inde à faire des fortunes conſidérables, par leur aſſiduité, leur courage, leur ſcélérateſſe, tels que les Clive, les Rumbold, les Impey, les Haſtings, ſans compter leurs mirmydons, les Sykes, les Scott, les Bevan, &c. &c. &c.

Bathurſt, fils du lord de même nom, ami de Pope, mais très peu reſſemblant à ſon pere.

Bearcroft, un des plus célebres avocats d'Angleterre. Ces Meſſieurs prennent ſouvent de grandes libertés, ils en ſont quelques fois punis, comme il arriva à Me. Bearcroft. Il

plaidait un jour contre un particulier du nom de Vanſitat. Pour jetter du ridicule ſur ſa partie adverſe & égayer l'audience, Me. Bearcroft s'adreſſant à M. Vanſitat lui dit, M. Van, - M. Van, Van - ſi - ſi - tat. Votre nom eſt trop long, je demande à la cour permiſſion de vous déſigner ſous le nom de Van. On rit beaucoup de cette ſortie. — *Van* en Anglais, ſignifie un évantail, ou une aîle. M. Vanſitat ſans ſe déconcerter, répliqua, à votre aiſe Me. Bearcropt, vous m'obligez infiniment, car la cour me permettra auſſi ſans doute d'abréger votre nom qui eſt difficile a prononcer, on vous connaîtra aſſez ſous celui de Me. Bear. *Bear* veut dire un ours, & *cropt*, écourté.

Beaufoy, membre du parlement, qui en ſociété avec ſon pere a fait une fortune immenſe avec du vinaigre & les vins doux dont on ſe ſert pour falſifier les vins de France, d'Eſpagne & de Portugal.

Bedford, duc de —, le plus riche ſeigneur d'Angleterre, on aſſure qu'il jouit de deux millions quatre cens mille livres de revenu

Bell, imprimeur-libraire, éditeur du théâtre Anglais, &c. &c. &c.

Blackſtone, un des douze juges, connu par ſes commentaires ſur les loix.

Bleinheim, terre donnée au duc de Marlbo-roug après la bataille de ce nom. La nation y a fait bâtir un château ſuperbe.

Boëtius, poëte & philoſophe Romain, décapité à Pavie en 525.

Bow-Street, rue de l'arc, où ſe tient le bureau du lieutenant de police de Londres.

Brand-Hollis. M. Hollis avait d'abord fait ſon teſtament en faveur de Pitt, comte de Chatham, pere du miniſtre d'aujourd'hui; mais ſoupçonnant ſon patriotiſme, il caſſa ce teſtament, en fit un autre en faveur de M. Brand, qui prit ſon nom comme Jean Horne a pris celui de Tooke dont il a reçu douze mille livres de rente, pour récompenſe de deux ans de priſon, auxquels il avait été condamné, à cauſe de ſon patriotiſme. Ces exemples ne ſont pas rares en Angleterre, quoiqu'en général ces prétendus patriotes aient moins en vue le bien public que leur avantage particulier. Témoins Brand & Horne. Le premier ſe ſervit de l'argent du bon Hollis, pour briguer & corrompre les électeurs d'une ville qu'il voulait repréſenter au parlement. Il en a été puni par une amende & la priſon. Horne eſt non-ſeulement un vil déſerteur de la cauſe du peuple, mais en ſe joignant à la

phalange mercenaire de Pitt, il fait tous ses efforts pour ruiner une cause à laquelle il doit sa fortune par la crédulité de M. Tooke.

Bute, comte de —, de la famille des Stuarts, ex-ministre.

Cantorbury, capitale du comté de Kent. C'est le premier archevêché du royaume, avec le titre de primat de toute l'Angleterre. Celui d'Yorck ne donne que le titre de primat de l'Angleterre. C'est par cette distinction puérile qu'on est venu à bout de mettre fin aux disputes de ces humbles prélats. Le docteur Moore, fils d'un boucher, remplit aujourd'hui le siége de Cantorbury. Etant au college à Oxford, il entra chez le duc de Marlboroug, en qualité de précepteur, & il ne fut reçu que parce qu'aucun autre étudiant ne voulut accepter une place dans une maison, ou l'on n'était admis qu'à la seconde table. Aujourd'hui le docteur Moore a le pas sur son patron; comme archevêque de Cantorbury il marche immédiatement après les princes du sang. Un revenu *modique* de cent soixante-huit mille livres, des palais, sans compter, non pas le tour du bâton, mais le tour de la crosse, qui vaut infiniment mieux, sont les petites douceurs dont

jouit Monſeigneur Moore. Les Anglais frondeurs impitoyables des ſottiſes qui ne ſe font pas chez eux, ne font pas même attention qu'il eſt ridicule, de mettre à la tête du clergé, un homme qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir été précepteur, & d'avoir mangé à la ſeconde table du duc de Marlboroug. — Eh puis à quoi bon donner cent ſoixante.-huit mille livres de revenu & des palais, à un ſucceſſeur vrai ou faux de Simon Barjone, ſurnommé Pierre, qui n'avait pas cinq ſous de rente! Encore paſſe s'ils avaient donné une pareille place au docteur Prieſtley, ou au docteur Moore le médecin. Ces gens-là ſont du moins bons à quelque choſe. L'un nous inſtruit, l'autre nous amuſe.

Charles XII, roi de Suede.

Charles Ier., roi d'Angleterre, décapité par Olivier Cromwell.

Charlotte, de Mecklinbourg Strelitz, Reine d'Angleterre.

Chatham, (Pitt) créé comte de —, fameux miniſtre; il commença par être la terreur de la cour, & finit par ſe ranger de ſon parti.

Cheltenham, petite ville au comté de Glouceſtre, ou il y a des eaux minérales, c'eſt

à ſon retour que le Roi d'Angleterre fut attaqué de ſa derniere maladie, on croît que les eaux de Cheltenham y ont contribué.

Chêne Royal, c'eſt un chêne ſur lequel Charles II ſe ſauva après la perte de la bataille de Worceſtre.

Cheſapeak, Baye de — en Amérique.

Churchhill, nom de famille du premier duc de Marlboroug.

Courtown, comte de —, chevalier de l'ordre de St. Patrick en Irlande, gentilhomme de la chambre, &c.

Creſpigny, fils d'un membre du parlement. Il fut bleſſé dernierement d'un coup de bayonnette, par un ſoldat du régiment des gardes.

Cumberland, frere du Roi, réſidant preſque toujours à l'étranger à cauſe de la médiocrité de ſa fortune.

Devonshire, duc de —, a épouſée la fille ainée du comte de Spencer, une des plus belles & des plus aimables femmes du monde.

David Willams, prêtre célebre pour avoir ouvert à Londres une chapelle au déiſme, qu'il y prêche ſans reſerve.

Dieu garde, &c. chanſon très connue en

Angleterre, commençant ainſi : Dieu garde notre grand roi George, &c.

Digby, colonel, écuyer de la Reine.

Duke's-place, endroit à Londres ou il y a beaucoup de juifs, on ſuppoſe qu'il ſi trouve auſſi un grand nombre de frippons.

Dundas, (Henri) Écoſſais, toujours du parti des miniſtres.

Durham, le meilleur évêché d'Angleterre. Le chancelier l'a donné à ſon frere, en attendant mieux.

Eden, ci-devant ſecrétaire du comte de Carliſle, & l'un des commiſſaires envoyés pour pacifier l'Amérique.

Edouard, le premier & le troiſieme de ce nom, rois d'Angleterre, ſe ſont rendus très fameux par leurs guerres en Écoſſe & en France. Edouard III prit Calais après un an de ſiége. Son fils ſurnommé le prince noir tenait ſa cour à Bordeaux.

Egliſe de Chriſt, nom d'un des colleges de l'univerſité d'Oxford.

Eliſabeth, troiſieme fille du Roi.

Fitzherbert, (Mme.) fille d'un gentilhomme du comté de Salop, nommé Smythe, elle eſt veuve de deux maris, on la dit mariée au prince de Galles : elle eſt catholique.

Franklin, (Benjamain) Américain ; il eſt aſſez connu.

Fox, (Charles) fils de feu lord Holland. On ſait qu'il eſt l'ame & l'orateur du parti de l'oppoſition, ou de la minorité en Angleterre.

Frédéric, le feu roi de Pruſſe.

Frédéric, ſecond fils du roi, — duc d'York & d'Albany, prince évêque d'Oſnaburg.

Gainsboroug, peintre célebre, mort depuis peu.

George, prince de Galles, héritier préſomptif de la couronne.

George, (ordre de St.) célebre en Angleterre.

Giles, (paroiſſe de St.) réſidence de pluſieurs juges de paix qui font métier de leur place ; cette paroiſſe eſt encore fameuſe pour receler un grand nombre de filoux & de filles de mauvaiſe vie.

Glouceſtre, (Marie) comteſſe douairiere de Waldegrave, fille du chevalier Walpole, épouſe du duc de —, frere du Roi.

Gordon, (lord George) frere du duc de —, fanatique presbytérien, juif depuis ſa priſon, où il a été renfermé pour deux ans, à cauſe d'un libelle contre la reine de France, ou pour mieux dire de peur qu'il ne déshonore ſa famille. Voyez le courrier de l'Europe.

Grovenor, (lady) née Vernon, divorcée d'avec ſon mari pour crime d'adultere.

Hallifax, évêque de Glouceſtre.

Harington, comte d' —, ci-devant lord Petersham, colonel du vingt-neuvieme régiment d'infanterie.

Harris, (le chevalier Jacques) créé lord Malmſbury. Ambaſſadeur d'Angleterre à la Haye.

Hill, chevalier baronnet du comté de Salop. Autrefois libertin, bel eſprit; aujourd'hui grand méthodiſte, & citant la bible à tout propos.

Hinchcliffe, évêque de Peterboroug. Dans le parti de l'oppoſition.

Hood, (lord) s'eſt diſtingué dans le combat naval entre de Graſſe & Rodney.

Horne Tooke, (Jean) prêtre Anglais, autrefois attaché à Wilkes. En quittant l'état eccléſiaſtique, il fit des déclarations qui donnerent à penſer qu'il était athée. Il écrivit un libelle pour lequel il fut condamné à deux ans de priſon. Un bon homme nommé Tooke, le prenant pour un martyr de la bonne cauſe, lui laiſſa douze mille livres de rente. — Voyez Brand-Hollis.

Horſley, écrivain en théologie. Il y a gagné l'évêché de St. David au pays de Galles.

Hunt, juge de paix. Préſident aux ſeſſions du

comté de Glouceſtre. Homme facétieux.

Hutchinſon, ex-gouverneur de la province de Maſſachuſet dans la nouvelle Angleterre, un des auteurs de la guerre d'Amérique.

Jacques, (palais St.) réſidence des Rois d'Angleterre, à Londres.

Jebb, médecin, ci-devant homme d'égliſe, qui ne pouvant ſouffrir les dogmes & le gouvernement de l'égliſe anglicane, quitta ſes bénéfices qui étaient conſidérables, & s'adonna à la médecine. Patriote & homme de mérite.

Jenkinſon, ce favori du Roi en matiere politique, gagnait autrefois ſa vie à écrire pour les journaliſtes, il fut enſuite ſecrétaire de lord Bute; enfin créé lord Hawkesbury, nom qui lui convient à merveille, car Hawke, ſignifie Épervier.

Lambeth, palais des archevêques de Cantorbury.

Llandaff, (Watſon, évêque de) philoſophe, chimiſte, théologien, & bon patriote.

Lincoln's-Inn, palais des ſuppôts de Thémis à Londres.

Liſte civile, revenus accordés au Roi par le parlement, pour ſa maiſon & la dignité de ſa couronne.

Markam, archevêque d'York. Etant principal

de l'école de Weſtminſter, on le nomma précepteur du prince de Galles; mais ſoupçonné d'être tory, il fut renvoyé.

Matelot, (le) le prince Guillaume Henri, duc de Clarence, troiſieme fils du Roi. Les officiers de mer aſſurent que ce marin royal entend parfaitement ſon métier. Il eſt amiral.

Méthodiſtes, ſecte de l'égliſe anglicane, plus pure, plus ſainte, que toutes les autres ſectes. Les méthodiſtes ſe piquent d'aller plus ſouvent à l'égliſe, & d'y être plus dévôts que les autres chrétiens. Ils croyent à la prédeſtination, & que les noms de ceux qui doivent être ſauvés ont été écrits de tout tems dans le livre de vie. Ils ont la charité de croire que tout le genre-humain ſera damné, excepté les méthodiſtes. Ils ſont partiſans de Jeſus-Chriſt, au point de lui donner la droite, à peine font-ils mention du Pere ou du St.-Eſprit. Leur prédicateurs ſe font entendre ſur les grands chemins, dans les granges, dans les carrefours, dans les rues : ils prêchent *ex-tempore*, même ſans s'y préparer. Malheureuſement le proverbe : — point d'argent, point de ſuiſſe, eſt applicable aux méthodiſtes. Et comme ils enſeignent que

les bonnes œuvres ſont inutiles au ſalut, ils ſe conduiſent en conſéquence. Cette ſecte n'eſt pas ancienne, elle ne date que de 1740 : la vieille comteſſe de Huntington a beaucoup contribué à ſon accroiſſement, par le nombre des chapelles, & des écoles qu'elles a fondées. M. Weſtley eſt regardé comme l'apôtre des méthodiſtes. Un de leur plus fameux prédicateurs eſt Rowland Hill, frere du chevalier Baronnet Hill, du comté de Salop. Un journal nommé l'intrépide, dit que ce Rowland Hill n'eſt pas ſi ſot qu'il en a l'air. Le Saint a fait bâtir une chapelle ou théâtre, dans le comté de Surry, de l'autre côte du pont des freres noirs, (Black Friars) ou il joue trois fois par ſemaine, perſonne n'eſt admis ſans billet, & chaque billet coûte un petit écu.

Monde, (gazette) ainſi appellée.

Montagu, duc de, a été gouverneur du prince de Galles. Ce duc eſt d'une très ancienne famille; mais ce qui vaut infiniment mieux, c'eſt que tout le monde en dit du bien.

Norfolk, ci-devant lord Surry, premier duc, premier comte, & premier baron d'Angleterre, & comme diſent les bons catholiques, premier renégat de ſa famille.

Depuis l'acte du parlement qui exclut de la chambre-haute, les pairs catholiques romains, il eſt le premier duc de Norfolk qu'on y ait vu, ayant renoncé au pape : car les bons Anglais s'imaginent que le pape a un pouvoir abſolu ſur tous les catholiques romains ou papiſtes. En France, un proteſtant, un étranger a pu être contrôleur général des finances. En Angleterre le fils de mylord Arundel ne ſaurait être garde marine. Mais les Anglais ſont philoſophes ! ! !

Nicholſon, (Marguerite) pauvre folle qui préſenta dernierement une requête au Roi. Elle tenait en la préſentant un couteau de toilette à la main. On l'a fait enfermer.

Northumberland, (le chevalier Smithſon) ayant épouſé l'héritiere de cette grande maiſon fut créé comte, & enſuite duc de —.

Norwich, capitale du comté de Norfolk.

Paul, (le chevalier) tient une manufacture d'étoffe de laine : fait baronnet.

Pigott, (lord) gouverneur général pour les Anglais dans l'Inde. On aſſure qu'il a été d'abord empoiſonné, & que le poiſon ne faiſant pas ſon effet aſſez promptement, il fut aſſaſſiné.

Price, miniſtre de l'égliſe anglicane, non-

conformiſte. A écrit ſur les finances, &c. Il vient de réfuter les rapſodies du charlatan Burke, puiſées en partie dans l'ouvrage du concuſſionnaire Calonne.

Prieſtley, philoſophe, chimiſte, théologien. Je ne ſuis pas du ſentiment de l'auteur des Souvenirs d'un Roi, ſur ce qu'il dit du docteur Prieſtley au ſujet des avantages que la religion des bonnes gens de Birmingham lui procure. Je ſais de bonne part que les écrits du docteur, ſur la théologie, ſont imprimés par ſouſcription, & ne lui rapportent rien.

Prettyman, évêquè de Lincoln, créature de M. Pitt. On dit que cet évêque à la main d'une blancheur eblouiſſante. Excellente qualité pour prêcher !

Pulteney, Écoſſais, dont le nom de famille eſt Johnſtone. On dit que les Écoſſais prennent par-tout : très-peu de ſes compatriotes néanmoins ont auſſi-bien pris que lui. Né pauvre, il jouit aujourd'hui d'un million deux cens mille livres de rente, il n'a qu'une fille. Il eſt vrai qu'une partie de ſa fortune préſente paſſera dans une autre famille à ſa mort. On dit même que le particulier qui a fait la ſottiſe de laiſſer à feu lord Bath un bien conſidérable, n'avait

pas le droit de le faire, & qu'un jour peut-être, M[lle.] Pulteney son héritiere, serait obligée d'en rendre compte. Des personnes qui connaissent bien M. Pulteney, assurent qu'avec une rente viagere de quatre mille livres, il serait encore trop riche.

Reine, nom d'un des colleges d'Oxford.

Robinson, surnommé *le preneur de rats*, secrétaire de lord North, pendant son ministere.

Rodney, (autrefois le chevalier) aujourd'hui lord, connu par sa pauvreté & par la générosité de M. de Biron. La prise de Saint-Eustache a rempli sa bourse, en vidant celle des habitans. Le fait me paraît digne d'être transmis à la postérité. Le chevalier Rodney ayant pris St. Eustache aux Hollandais, en pleine paix, sans déclaration de guerre, ordonna aux juifs qui s'y trouvaient en grand nombre & fort riches, de se rendre sur le rivage à une heure indiquée, avec tous leurs effets. L'ordre fut exécuté, & notre brave amiral, suivi du fameux général Vaughan, fouilla dans les poches des Israélites, & les déchargea d'un fardeau très incommode dans un pays chaud, en faisant porter à son bord, l'or, l'argent, & tous les effets précieux. Un plaisant a dit que

Rodney & Vaughan étaient defcendus de quelques familles Egyptiennes, & qu'ils ont voulu venger le tour que les juifs jouerent autrefois à leurs ancêtres. Quoiqu'il en foit, lord Rodney n'en eft guere plus riche; il eft vrai que M. la Motte Picquet, en s'emparant de vingt-un vaiffeaux de la flotte de St. Euftache, lui a fait grand tort. Sitôt qu'on apprit cette capture en Angleterre, on envoya l'amiral Digby pour tâcher d'empêcher à M. la Motte Picquet de gagner les ports de France. Un journalifte Anglais eut la malice d'écrire le paragraphe fuivant. *Il faut efpérer que fi la Motte Picquet eft pris on lui fera fon procès comme à un receleur, pour avoir en fa poffeffion des marchandifes qu'il fait avoir été volées.*

Rolliade, ouvrage plein d'efprit, fur un membre du parlement du parti miniftériel, nommé Rolle, qu'on fait defcendre de Rollo le Normand.

Rofamonde, (la belle) maîtreffe d'Henri II, roi d'Angleterre, qui pour la fouftraire aux fureurs jaloufes de la reine Eleonore, fit conftruire un labyrinthe à Woodftock, ou il la cacha. Mais la reine la découvrît, & le poignard à la main, força la malheureufe Rofamonde à s'empoifonner.

Rumbold, (le chevalier) il faut que cet ex-gouverneur, ait eu un mérite bien éminent, car il a commencé par être décroteur. De retour de l'Inde, M. Dundas, qui savait qu'on avait quelques délits à reprocher à M. Rumbold, & que celui-ci, comme tous les autres, payerait grassement pour qu'on le laissat tranquille, fit savoir publiquement qu'il accuserait l'ex-gouverneur dans la chambre des communes. Le fils de M. Rumbold, officier aux gardes, envoya une petite brochure à Dundas, avec un billet dans lequel il disait, que son pere était innocent, qu'il était persuadé qu'après la lecture du petit livre, un homme d'esprit comme lui en conviendrait. On voyait à la seconde page; *je promets payer à M. Dundas ou à son ordre, la somme de cinq cens mille livres*, *RUMBOLD.*

L'homme de bien, renvoya la brochure, disant qu'il l'avait lue avec attention, que les preuves de l'innocence de l'ex-gouverneur n'étaient pas convaincantes; & que si l'on n'en avait pas de meilleures, il ne pouvait s'empêcher de se porter pour accusateur: que les crimes de peculat, les rapines, les extorsions des serviteurs de la compagnie des Indes, étaient si notoires,

qu'il fallait un exemple : que le ſang des malheureux Indiens, verſé pour s'emparer de leur bien, criait vengeance au ciel.

A tout cela le fils de M. Rumbold ne repondit rien : il renvoya la même brochure, entrelardée de dix billets de banque, de la valeur de vingt-quatre mille livres chacun ; & ſon pere fut trouvé plus blanc que neige, par le vertueux Henri Dundas.

Royale, (la princeſſe) l'ainée des filles du Roi.

Sackville, ci-devant lord George Germaine, officier général commandant la cavalerie Anglaiſe à la bataille de Minden, après laquelle il fût caſſé par un conſeil de guerre, & declaré incapable de ſervir. Cet événement arrivé ſous George II, n'empêcha pas George III de lui donner le département des Colonies ; ainſi celui qui ne pouvait être lieutenant général, commandait les généraux. Au reſte il paraît d'après le procès de lord Sackville, que ſa diſgrace provenait plutôt d'une diſpute qui exiſtait entre le prince Ferdinand & lui, que de ſon manque de courage, ou de ſa déſobéiſſance.

Sarah, ducheſſe de Marlboroug qui entre autres épitetes ſe plaiſait à déſigner la maiſon de Brunſwich ſous le nom de *rats d'Hanovre.*

Scott, fils d'un geolier, au ſervice de la compagnie des Indes, ami de M. Haſtings, en faveur duquel il hazarde tous les jours de nouveaux menſonges. Le petit major a eu l'impudence d'avancer que l'ex-gouverneur n'avait rapporté de l'Inde qu'une fortune honnête qui n'excédait pas un million quatre cens quarante mille livres ; tandis que M^de. Haſtings que ſon premier mari avait vendue au gouverneur pour la ſomme de deux cens quarante mille livres, parut à la cour, chargée de diamans, dont la valeur était eſtimée à plus d'un million. Le frere du petit major qui n'était qu'interprête, en très-peu de tems a réaliſé vingt-quatre mille livres de rente. Les Johnſtone, les Sikes, les Smith & tant d'autres qui n'avaient pas, a beaucoup près, autant de facilité d'extorquer que les gouverneurs, ſont revenus avec des trois, quatre, & cinq cens mille livres de rente.

Skwellenburg, Allemande, femme de chambre de la Reine. On dit qu'elle eſt d'une avarice ſurprenante.

Shelburne, marquis de Landſdowne, ex-miniſtre, on lui donne des talens, mais il eſt peu eſtimé à cauſe de ſon manque de ſincérité.

Shipley, mort depuis peu évêque de St. Aſaph

au pays de Galles, il étoit du parti de l'oppofition.

Tollmache, (Brigide) fille de feu lord Northington.

Topham, (le capitaine) éditeur d'un papier appellé le monde, payé par le gouvernement.

Tory. Il y a deux partis en Angleterre; celui des Torys & celui des Whigs. Les Torys font amis rigides de l'épifcopat; les Whigs font portés pour la modération. Suivant le pouvoir de ces partis & le talent de leurs chefs, les rois d'Angleterre ont été obligés de choifir leurs miniftres.

Tuker, doyen du chapitre de Glocefttre. Ce prêtre eut fait honneur au gouvernement, fous Jacques II.

Walpole, (le chevalier Robert) célebre miniftre fous George Ier. & George II, c'eft lui qu'on accufe d'avoir le premier confervé fa place, par la féduction, il achetait tous ceux dont il avait befoin. Il difait que chacun avait fon prix, que la difficulté confiftait à favoir ce prix, & à le donner. On raconte que fur ce fujet, il ne s'eft trompé qu'une fois. Pour faire paffer une motion il eut befoin d'un membre du parlement, & pour favoir fon prix, il lui rendit

viſite. Il lui fit d'abord les offres de ſervice les plus ſéduiſans, lui propoſa des places qu'il croyait lui convenir, parla des honneurs qu'il méritait; l'argent de l'état, dit-il, n'eſt jamais mieux employé qu'à récompenſer les bons citoyens. L'honnête homme lui répondit. Sir Robert, des affaires de la plus grande conſéquence ne me permettent pas de vous écouter plus long-tems, mais ſi vous voulez me faire l'honneur de ſouper avec moi ce ſoir, j'entendrai avec plaiſir le reſte de ce que vous avez à me dire : le chevalier Walpole n'y manqua pas, s'imaginant avoir ébloui l'honnête homme par ſes places, ſes penſions, &c. Mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'il ne vit qu'un hachis de mouton ſur la table & qu'il entendit ces paroles remarquables, prononcées d'un ton ferme par le vrai patriote. Sir Robert! Un homme qui ſe contente à ſon ſouper des reſtes d'un gigot de mouton, eſt au-deſſus des honneurs, des places, & des penſions qu'on ne lui offre que pour l'engager à manquer à ſes devoirs! Walpole ſe rétira honteux de ſa mépriſe. En quittant le miniſtere il fut créé comte d'Orford.

Weſtminſter, partie de la ville de Londres,

ou demeurent la cour & ce qu'on appelle le beau monde.

Wilkes, chambellan de la ville de Londres, ou il n'eſt guere mieux connu qu'à Paris.

Fin de l'Apendice.